ROBERT HÉNARD

ET

A. FAUCHIER-MAGNAN

L'HOTEL LAMBERT

LIBRAIRIE ÉMILE PAUL.

L'HOTEL LAMBERT

ROBERT HÉNARD

ET

A. FAUCHIER-MAGNAN

L'HOTEL LAMBERT

LIBRAIRIE ÉMILE PAUL.



L'hôtel Lambert passe à juste titre pour l'un des plus beaux spécimens que l'on puisse rencontrer à Paris de l'art décoratif au XVIIe siècle.

Sa situation exceptionnelle à l'extrémité orientale de l'île Saint-Louis, l'aspect de ses façades retranchées derrière les arbres d'un jardin en terrasse, l'oubli mystérieux dans lequel il semble plongé suffiraient à le signaler à la curiosité des visiteurs, si le renom de ses appartements somptueux, des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture qu'ils renferment n'avait depuis longtemps consacré sa réputation.

Il est assez difficile de pénétrer dans cette demeure qu'habitent les princes Czartoryski, ses propriétaires.

Que par une faveur spéciale l'accès en soit permis, qu'il soit accordé de monter ces escaliers, de parcourir ces galeries, ces salles que l'architecte Levau a revêtues de proportions élégantes et grandioses, que Lesueur, Lebrun, Patel, Romanelli, Herman Van Swanevelt ont ornées de compositions, de paysages, d'arabesques, que Le Pautre et Van Obstal ont enrichies de bas-reliefs, de moulures, et l'on ressent devant ce spectacle une impression que rien n'effacera jamais.

Les souvenirs historiques qui se rattachent à l'hôtel Lambert, les personnages célèbres qui l'ont illustré par leur séjour ou leur passage ajoutent encore à l'attrait de cet édifice.

Toutes les existences aristocratiques, princes, prélats, nobles de robe, nobles d'épée, financiers opulents, écrivains, femmes

triomphantes par l'esprit et la beauté, qui se sont succédé sur le damier de ces parquets, sous la coupole de ces plafonds, y ont laissé comme une empreinte indélébile la trace de leur luxe, de leurs vanités, de leurs grâces et de leurs sourires.

Ce cadre étonnant a conservé le parfum du passé ; il en évoque les fantômes surannés et charmants qui doivent le hanter, j'imagine, aux heures de rêve et que l'on y cherche dans le mirage fuyant des glaces, dans la solitude des vieux salons déserts.

De même qu'à Versailles, Louis XIV régnera toujours dans son palais solennel, dans ses jardins monumentaux, parmi les dieux de marbre, les vases de plomb, les obélisques de feuillage, de même Lambert de Thorigny ressuscite rue Saint-Louis-en-l'Ile au milieu des richesses de la maison qu'il a créée pour satisfaire à ses goûts de raffiné et d'érudit.

On le retrouve personnage officiel dans l'apparat et la majesté de la Galerie d'Hercule, présidant aux réceptions nombreuses, aux repas magnifiques.

On le retrouve bibliophile, collectionneur, causeur délicat dans l'intimité du Cabinet de l'Amour, ou bien dans celui des Muses, entouré de la théorie harmonieuse des Neuf Sœurs.

Voltaire et la marquise du Châtelet sont là aussi, dans ce réduit du Cabinet des Bains si bien fait pour la confidence de leur passion et la collaboration de leurs travaux.

Dans quelle chambre discrète le timide Jean-Jacques Rousseau fut-il le secrétaire de la séduisante Mme Dupin? Où se réunirent ces philosophes, ces poètes, ces artistes qu'elle sut attirer et retenir auprès d'elle et dont le cénacle fameux consacra sa maison?

Si ces murs avaient un langage, si les héros, si les divinités qui les peuplent pouvaient parler, que diraient-ils des assemblées et des fêtes dont ils furent les silencieux témoins? Ils virent passer devant eux, pendant plus de cinquante ans, l'élite d'une société qui n'eut pas sa rivale et dont il faudrait citer toutes les célébrités et toutes les élégances.

Vinrent ensuite les temps moroses, la Révolution et ses terreurs, l'Empire et son épopée militaire. Vint la décadence, la déprédation commerciale : l'hôtel Lambert fut magasin, entrepôt... On frémit en pensant au sacrilège.

Enfin, une famille princière l'acheta, répara l'outrage et,

depuis plus de cinquante ans, protège avec un culte pieux ces précieuses reliques.

L'histoire de l'hôtel Lambert est étroitement liée à celle du quartier dont il fait partie : son terrain fut acheté l'un des pre-



Hôtel Lambert (1757).
D'après un tableau de Raguenet (Musée Carnavalet).

miers, sa construction terminée l'une des dernières. On peut dire qu'il fut contemporain de la fondation de l'île Saint-Louis.

Il est de circonstance, avant d'entreprendre sa description, de remonter de quelques années en arrière et de chercher à se rendre compte de l'état primitif des lieux où il fut bâti ; leur

transformation marque une étape décisive dans la marche ascendante des agrandissements de la capitale et est assez curieuse pour mériter d'être racontée.

A la fin du règne de Henri IV, la perspective des rives de la Seine en amont de la Cité entre à peine dans la lente carrière qui l'amènera de changements en métamorphoses à l'aspect que l'on en voit aujourd'hui.

A la place des faubourgs qui continueront Paris jusqu'à Bercy et, sans souci des remparts impuissants à les endiguer, le prolongeront jusqu'à Ivry, Conflans et Charenton, se déroule une campagne que limite à l'horizon un cercle de collines.

A droite en premier plan au bord de la rivière, plusieurs hôtels, le couvent et l'enclos des Bernardins, la porte Saint-Bernard, le fort de la Tournelle commandent l'ordonnance du tableau. L'abbaye Saint-Victor vient après, avec ses deux clochers, ses cours, ses jardins, ses corps de logis adossés à la butte Coypeau; puis la plaine se développe, rapiécée de cultures, semée de hameaux et de futaies d'où émergent çà et là la flèche d'une chapelle et les ailes d'un moulin.

A gauche, derrière l'animation du port Saint-Paul, on distingue dans un enchevêtrement de campaniles, de pignons, de girouettes, les restes de l'hôtel des Lions, la crête de l'Ave Maria, les toits du logis des Prévôts, l'aiguille ouvragée, les murs crénelés des Célestins, l'Arsenal; puis c'est la Bastille, l'abbaye Saint-Antoine-des-Champs, puis des prés, des espaces vagues où s'enfuient des routes.

Au loin, quand le temps est clair, on aperçoit Vincennes, son donjon, ses sept tours quadrangulaires.

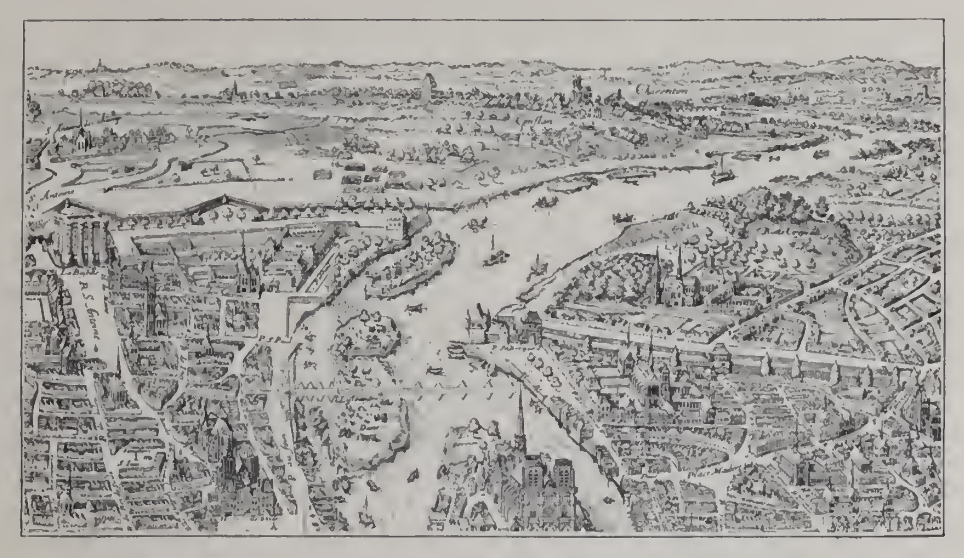
Le fleuve charrie des radeaux, des embarcations marchandes; de nombreux îlots obstruent son cours et le zèbrent de taches sombres.

Les plus rapprochés sont l'île Notre-Dame, l'île aux Vaches et l'île Louviers.

Les deux premiers formeront bientôt l'île Saint-Louis; le boulevard Morland réunira le troisième au rivage à la fin du XIXe siècle. Quant aux autres, ils disparaîtront peu à peu, submergés.

En 1600, l'île Notre-Dame et l'île aux Vaches appartiennent depuis un temps immémorial au chapitre de Notre-Dame; le don

lui en fut octroyé, dit-on, par Charles le Chauve. Ces terrains qu'un canal sépare, fossé artificiel reliant les tronçons de l'enceinte de Philippe Auguste, sont de niveau élevé; entourés de peupliers et de saules, ils sont recherchés des amoureux en quête de solitude. Sous des berceaux ménagés à cet effet, des archers s'exercent au tir à la cible; plus loin, des blanchisseurs et des tisserands étendent leur linge et leurs toiles. A l'extrémité occi-



Plan de Paris et de ses environs (1615). — Ile Notre-Dame; ile aux Vaches; ile Louviers.

dentale, les chanoines ont un verger et un potager; le long des sentiers, sous les tonnelles et les treilles, ils se promènent après matines, lisent leur bréviaire à la tombée du jour.

Dans les herbages de l'île aux Vaches des troupeaux paissent en liberté.

Le moyen âge a laissé quelques souvenirs dans cette sorte de champ clos dont la configuration était favorable aux imposantes cérémonies religieuses et civiles.

En 1313, Philippe le Bel y célébra la promotion de son fils, le roi de Navarre, au grade de chevalier. Et ce fut, avec un éclat inusité, l'appareil ordinaire des réjouissances de la féodalité. Il y eut, devant des tentes fleurdelysées soutenues par des poutres aux hampes armoriées, ceintes de blasons, empanachées de ban-

deroles, remplies d'un monde chamarré, de comtes, de barons, de moines, vêtus de soie, de velours et de fourrures, de nobles dames couvertes de brocart et de joyaux, une série de représentations qui durèrent une semaine.

On vit dans ces Mystères Adam et Eve au Paradis terrestre, Salomé dansant devant Hérode, la Décollation de saint Jean-Baptiste, Caïphe et son tribunal et Pilate se lavant les mains. Une pièce satirique à l'endroit du pape Boniface VIII, avec lequel Philippe le Bel était brouillé, amusa la Cour. Pour laisser de ces magnificences un souvenir mémorable, des robes neuves furent distribuées aux seigneurs, des largesses faites au peuple et des aumônes aux pauvres gens.

Sainte-Foix, dans ses *Essais historiques sur Paris*, rapporte le combat singulier du chien de Montereau et du chevalier Macaire au même endroit, sous le règne de Charles V. L'animal avait reconnu dans son adversaire l'assassin de son maître. Le jugement de Dieu fut ordonné : la lutte fut acharnée et la bête en sortit victorieuse.

L'île de Louviers a conservé jusqu'à sa disparition le nom du sire de Louviers, seigneur du Châtelet, qui l'acheta au début du xve siècle. Elle s'appela d'abord « Bouteclou », puis des « Ormetiaux » à cause des ormes qui y végétaient.

En 1549, à l'occasion de l'entrée de Henri II dans la ville, le prévôt des marchands y donna des joutes. Elle servit pendant de longues années aux approvisionnements de chauffage. Sur les anciens plans, elle conserve à travers les âges une immuable physionomie : les cartes et l'estampe la représentent entourée d'une flottille de bateaux de transport et jonchée de hauts amoncellements de bois.

Telle est brièvement la description de la contrée que le regard embrassait des maisons canoniales qui bordaient la Cité à l'orient.

La vue, est-il besoin de le dire, était charmante. Les chanoines, qui se trouvaient les mieux placés pour en jouir, la choyaient à l'égal d'un privilège. Ils opposèrent, au cours de la formation de l'île Saint-Louis, un système de difficultés qui arrêta plusieurs fois les travaux et ne cessa qu'avec leur complet achèvement.

Henri IV, dont le génie créateur eût certainement fait là, si la

mort ne l'eût arrêté, un digne pendant de la place Dauphine et de la place Royale, eut la première idée d'un nouveau quartier dans ces parages. En 1614, Louis XIII reprit cette pensée : il acquit le terrain et chargea Christophe Marie, Entrepreneur général des ponts de France, de composer un projet.

Marie conçut le plan qu'il exécuta par la suite et que l'on reconnaît encore à présent dans son tracé primitif. Il s'engagea à combler le canal qui séparait l'île Notre-Dame de l'île aux Vaches, à entourer l'emplacement de quais et à le relier à la ville par des ponts. Le tout devait être terminé en dix ans. Le Roi accordait en échange un droit de 12 deniers de cens sur chaque maison pendant soixante ans, avec droit de lots et de vente ; il autorisait l'établissement d'une maison de bains et d'un jeu de paume.

A l'expiration du traité le produit des impôts devait rentrer dans les coffres de la Couronne.

Marie s'associa le concours de Poulletier, Commissaire des Guerres, et de Le Regrattier, Trésorier aux Cent-Suisses. Le 10 août 1614, la première pierre du pont qui devait porter son nom fut posée. Louis XIII mania la truelle d'or, des médailles commémoratives conservèrent la date de cet événement auquel assistèrent la Reine mère, les ministres et les principaux membres de la noblesse.

Pendant deux ans l'ouvrage avança sans encombres ; le sol fut nivelé, le canal comblé, les assises fondées.

Cependant l'arrivée des terrassiers, la profanation de leurs jardins, les ravages de la cognée fauchant leurs ombrages favoris avaient plongé l'évêque et son chapitre dans une stupeur mélangée d'indignation et de colère. Tant qu'il s'était agi pour eux d'échanger contre une somme d'argent une dépendance dont ils ne tiraient après tout qu'un profit de médiocre importance, l'accord avait été parfait : l'appât du gain avait eu raison de leurs suffrages. La réalisation d'un bouleversement leur semblait problématique, en tous cas fort lointaine ; ces conjectures leur étaient suggérées par des antécédents toujours avortés. Ils spéculaient sur les bons sentiments de la Cour à leur égard ; des insinuations aux privautés il n'y avait qu'un pas : ce pas franchi, ils espéraient, sous l'apparence de l'effacement et de l'humilité, conserver leurs habitudes et leurs entrées dans un domaine qui,

s'il n'était plus en leur possession, ne saurait du moins leur être complètement fermé.

Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir à quel point ils s'étaient leurrés. Alors commencèrent des protestations et des doléances dont l'amertume se dissimulait sous des arguments d'intérêt public. La perspective du fleuve que l'on masquait fut déplorée, on gémit sur la disparition des beaux arbres qui en étaient l'ornement. Des objections sans nombre s'élevèrent contre les moindres détails du projet.

Ces clameurs et ces blâmes n'eurent pas d'effet. Voyant l'inanité de ses plaintes, le chapitre comprit qu'il fallait entrer dans la voie des chicanes et des réclamations. Ne pouvant empêcher l'œuvre, il s'ingénia à l'exploiter par les compensations et les indemnités.

Les droits que, de longue date, il avait exercé sur ce territoire étaient aussi difficiles à récuser qu'à déterminer : il y avait de quoi donner maille à partir aux concessionnaires.

Alors commença, hargneuse et méticuleuse, une procédure qui se poursuivit pendant vingt-cinq ans. Conduits avec une âpreté inlassable, ces débats soutirèrent successivement de la faiblesse royale une rente annuelle de 1,200 livres, l'abandon des droits de cens, de lots et de vente, la transformation de la Motte aux Papelards (1) en une terrasse en pierre de taille, l'édification d'un pont entre l'île Notre-Dame et la Cité.

Le marché conclu par Marie et ses collaborateurs avait souffert de tant d'atteintes. En 1623, une partie des maisons étant bâties, ils avaient cédé leurs droits à Jean de la Grange, secrétaire du Roi.

La Grange n'avait pas l'envergure nécessaire pour tenir tête aux embarras : il se lassa vite ; des circonstances fâcheuses amenèrent le retour de Marie, de Poulletier et de Le Regrattier.

En 1647, l'ouvrage des fondateurs est terminé.

Le pont Marie le relie à la rive droite, le pont de la Tournelle à la rive gauche ; la rue d'Entre-deux-Ponts joint ensemble ces

---

(1) La « Motte aux Papelards », désignée sur les anciens plans sous le nom de « Terrain », était une langue de sol qui remontait le courant du fleuve à l'extrémité orientale de la Cité. A cet emplacement, on voit aujourd'hui les bâtiments de la Morgue.

passages, deux autres rues s'étendent parallèlement dans le sens de la largeur : la rue Poulletière, où coulait le canal de l'île aux Vaches, et la rue Le Regrattière. Dans un sens perpendiculaire, la rue Saint-Louis s'allonge d'un bout à l'autre. Cette disposition symétrique n'a pas changé.

Ainsi, ce qu'il avait été convenu d'exécuter en dix années en avait mis trente-trois à se faire. Les habitants du nouveau quartier avaient à la fin parachevé l'entreprise.

La noblesse, les gens de finance s'étaient empressés d'acquérir « ce sol encore vierge sur lequel l'édilité mettait la main et qu'elle vendait au plus offrant ». D'aucuns le convoitaient depuis longtemps, par caprice de luxe ou calcul de spéculation.

L'érection de cette petite ville sortie soudain des eaux occupa la chronique, passionna les opinions, et d'emblée la mode la consacra.

Les quais n'en étaient pas bâtis que déjà la foule s'y transportait. On y vendait en plein air des meubles, des tableaux et des étoffes. Tallemant des Réaux (1) y vit quatre tapisseries « les plus belles du monde ».

Sur la première il y avait un jeune homme, et sous l'image cette légende :

De ce beau jeu d'amour
J'en veux parler toujours.

Sur la seconde, un homme de trente ans, avec ces vers :

Et moi pareillement,
J'en parle bien souvent.

Sur la troisième, un homme de quarante-cinq ans, accompagné d'une femme de trente ans, avouait piteusement :

Et moi, tel je suis,
J'en parle quand je puis.

Sur la dernière, un vieillard, levant les bras au ciel, s'écriait :

O grand Dieu que j'adore,
En parle t-on encore !

Cette affluence d'un monde où se coudoyaient toutes les classes de la société, depuis l'humble peuple aux naïves extases jus-

(1) Gédéon Tallemant des Réaux, écrivain français (1619-1692).

qu'aux grands seigneurs aux façons encombrantes et tapageuses, déserta un instant pour cette voie neuve les délices du Cours et de la place Royale.

« Les gestés, les mouchés, les frisotés, les saupoudrés » y donnèrent rendez-vous aux coquettes. Elles exposaient là « leurs grimaces et contenances estudiées, leur boutique artificielle, blanc estaudié, rouge restrocint, mouches séparées, longues, rondes, assassines, et leur gorge nue couverte d'un mouchoir de toile de soye que le vent fait voltiger. Elles saluaient d'un branslement de teste concerté et d'un souris my-partie de la bouche et des yeux, évitant de parler aux mourants et engageant du regard à les suivre en un lieu où il y aurait moins de témoings (1) ».

Les chères et les beaux-esprits fréquentèrent aussi sur ces bords, qu'ils avaient baptisés l'île de Délos : à la tombée du jour, ils en faisaient le tour en se donnant la main et en devisant de choses galantes.

Et Corneille écrivit ces vers :

Paris semble à mes yeux un pays de roman :
J'y croyais ce matin voir une île enchantée,
Je la laissai déserte, et la trouve habitée;
Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons,
En superbes Palais a changé ses buissons.

Les promeneurs se réunissaient dans de nombreux cabarets, sur le quai de Bourbon.

Ces établissements ne furent d'abord que des buvettes où venaient se rafraîchir les constructeurs et les ouvriers. Ils se transformèrent avec l'endroit, s'agrandirent, eurent pignons, girouettes, enseignes et le reste; ils rivalisèrent bientôt de réputation avec l'hôtellerie de *la Pomme de Pin*, qu'une clientèle spéciale achalandait sur le quai des Ormes.

Arrière Dol, Peur, Mort, Soif et Faim,
Honte, Rancœur, Dam, Deuil, Chagrin,
Paresse, Désespoir, Envie,
La kyrielle en est finie,
Mon cher, à *la Pomme de Pin!*

---

(1) Manuscrits du fonds de Clérembault. (Extrait d'un volume ayant appartenu à Mme de Villarceaux, morte en 1653.)

Tous ceux qui savaient par cœur cette apostrophe en trouvèrent dès lors un multiple emploi. La rivière, au clair de lune, fut sillonnée de barques où le son des luths alternait avec les chansons bachiques : les chevaliers de la Coupe, les capitaines de la Ripaille n'y manquèrent point.

Ces ébats d'une joyeuse compagnie ne tranchèrent pas d'abord avec le caractère général de la localité : elle était habitée en majorité par des trafiquants d'affaires, traitants et partisans dont les allures de parvenus s'accommodaient du voisinage.

En 1665, Colbert fit rendre gorge à ces « sangsues de l'Etat ». Sur 90 millions, 8 millions de taxes furent prélevés sur les financiers de l'île. La déroute qui suivit les mesures énergiques du ministre fit passer une à une les propriétés des exacteurs entre les mains d'une société plus paisible.

Dès lors commença, pour cette partie de la ville, une existence quasi provinciale que rien ne troubla plus désormais. Cet aspect sérieux et retiré, loin du tumulte du fleuve et de l'agitation des centres populeux, qu'ont accentué davantage les progrès de la civilisation moderne exubérante à l'entour, peut donc être considéré comme ayant été depuis longtemps son apanage.

Les hôtels s'ensevelirent dans un calme, dans une tranquillité que jamais ne violèrent les désordres des guerres civiles. La Révolution de 1789 les négligea; celles de 1830 et de 1848 se manifestèrent loin d'eux; la Commune les respecta.

Quelques-uns attestent encore, par des restes importants, une véritable grandeur passée.

L'hôtel Chenizot, rue Saint-Louis, est remarquable par sa façade, son balcon supporté par des griffons, sa porte sculptée.

L'hôtel Jassaud, en bordure sur le quai de Bourbon, se détache par son style bien Louis XIII.

L'hôtel de Tessé, au coin de la rue Poulletier et du quai d'Anjou, a gardé ses jardins d'autrefois.

La maison de Charles Gruyn, cette folie qu'acheta Lauzun, quai d'Anjou, a conservé ses lignes intactes, son balcon aux puissantes consoles, ses appartements décorés.

A la pointe de l'île se dressait, comme la proue d'un gigantesque navire, la masse de trois édifices dont l'assemblage majestueux semblait commander au levant.

L'hôtel de Bretonvilliers, avec ses bâtiments rectangulaires, son parterre suspendu, était le plus vaste.

L'hôtel Fénelon s'y greffait comme une dépendance.

L'hôtel Lambert, le seul subsistant des trois, l'emportait en richesse sur ses voisins et sur tous les autres.

Nicolas Lambert, seigneur de Thorigny et de Sucy-en-Brie (1), était le second fils de Nicolas Lambert, procureur de la Chambre des Comptes.

Son frère Jean-Baptiste (2), premier commis de Bullion, surintendant des Finances, puis de Fieubet, trésorier de l'Epargne, était mort jeune, lui laissant sa fortune qui avait accru de trois millions un avoir déjà considérable.

Doué d'un goût très sûr éclairé par l'instinct des belles choses, il avait été séduit par la vue que l'on découvrait de l'extrémité de l'île Saint-Louis. Comprenant le parti que l'on pouvait tirer d'une telle situation qui réunissait à la fois les avantages de la proximité urbaine et l'agrément des grands horizons de la campagne, il avait jeté son dévolu sur cet emplacement, l'avait acquis et, désireux d'y créer un modèle de bien-être, de luxe et d'élégance, n'avait rien négligé pour la réalisation de son projet.

Il réussit pleinement, la postérité ne l'a pas oublié. Et si l'histoire de la magistrature, sobre d'éclaircissements à son égard, se contente de le mentionner, son nom restera du moins gravé sur les vieilles pierres de sa demeure tant que l'avenir saura les respecter.

Louis Levau (3) venait de terminer le château de Vaux-le-Vicomte, pour le surintendant Fouquet.

La renommée en exaltait déjà les merveilles. On a dit qu'il s'était approprié les dessins de Mansart et que Le Nôtre l'avait

---

(1) Nicolas Lambert, seigneur de Thorigny et de Sucy-en-Brie, secrétaire du Roi en 1642, maître des requêtes, puis président à la Chambre des Comptes, reçu le 7 mai 1677. Mort, honoraire, en 1692. Inhumé à Saint-Louis-en-l'Ile.

(2) Jean-Baptiste Lambert mourut à trente-sept ans, en 1644. Il fut inhumé aux Incurables. Nicolas, son frère et son héritier, fit graver sur sa tombe une belle épitaphe, hommage de reconnaissance que terminent ces mots :

Hoc fratri suo de se optime merito,
Nicolaus Lambertus
Regiorum computorum magister, ex asse
Hæres
Mœrens Monumentum posuit.
(TALLEMANT DES RÉAUX. *Historiettes*, liv. II. p. 89

(3) Louis Levau, architecte du Roi (1612-1670).



Nicolas Lambert de Thorigny, président à la Cour des Comptes, fondateur de l'hôtel Lambert; mort en 1692.

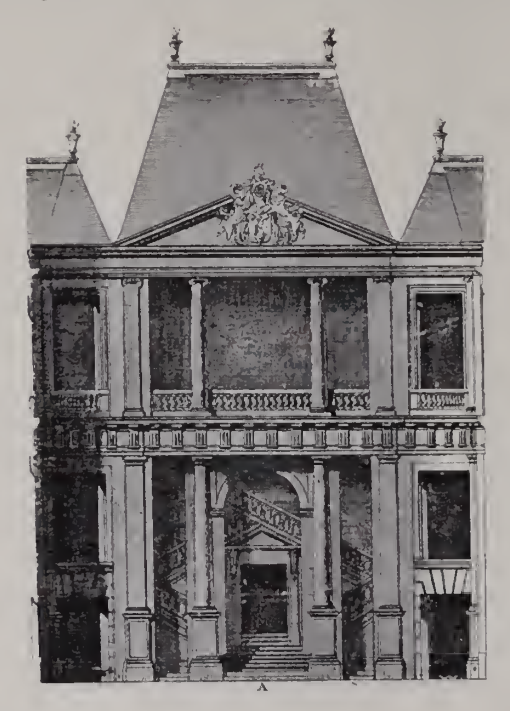
aidé de ses conseils; quoi qu'il en ait été, il en récolta toute la gloire. Cette réputation, probablement, lui valut l'hôtel Lambert.

On a souvent critiqué l'architecture extérieure de cette construction qui révèle les incertitudes et les erreurs d'une période de transition. Levau y abandonne la disposition symétrique et les formes élancées qu'ont adoptées et préconisées ses prédécesseurs. Il délaisse les bâtiments trapus solidement établis sur des soubassements à gros bossages, flanqués de pavillons surmontés de hauts combles d'ardoise, qu'ont employés les Du Cerceau, les Delorme, les Brosse, que François Mansart et Lemercier répudient à regret. Il subit l'influence italienne, qui inspirera au grand Mansart et à Perrault les splendeurs compassées du palais de Versailles et de la colonnade du Louvre.

Les exiguïtés d'un terrain en fichu, la nécessité de substructions imposées par le voisinage des eaux, la préoccupation, bien secondaire évidemment à son avis, mais qui cependant ne le laisse pas indifférent, d'un motif de silhouette en promontoire lui opposent en vain des obstacles à renverser et des difficultés à résoudre : on voit naître à cet endroit qui semble fait à souhait pour l'audace des encorbellements et des dômes, un monument lourd et triste où s'étrique en encoignure une façade couronnée d'une balustrade et divisée uniformément par des pilastres. Ce rythme de proportions qui vise au grandiose trouve un développement rationnel sur les espaces découverts d'une esplanade ou d'un amphithéâtre : il y avait quelque paradoxe à le mettre en œuvre à l'angle d'un îlot. Le résultat est médiocre; cent ans plus tôt on eut fait plus pittoresque, cent ans plus tard plus gracieux.

Cette impression fâcheuse qu'au début l'observation passa sous silence, les générations qui ont suivi l'ont ressentie et commentée jusqu'à nos jours : elle a nui souvent à la valeur réelle de l'édifice. Combien ne le connaissent pas et passent sous ses fenêtres sans y fixer leurs regards qui cependant s'arrêtent devant l'hôtel Carnavalet, l'hôtel de Lamoignon, l'hôtel de Sens et tant d'autres! Qui donc devinerait, derrière ces murailles, un véritable petit palais? L'escarpement en terre-plein qui le précède, la rotonde en avancement sur le quai d'Anjou et quelques délicatesses de détails sont impuissants à racheter ces imperfections.

Cette objection est d'ailleurs la seule que l'on puisse faire à l'hôtel Lambert; on l'oublie en pénétrant à l'intérieur; on pardonne à la déception que l'on a eue devant l'écrin en faveur des joyaux qu'il renferme; lorsqu'on s'en va, on a tant admiré, qu'un doute, des scrupules s'élèvent : il en coûte de mettre un blâme à côté des éloges et, de cet examen de conscience de l'esprit, il



Le grand escalier.

ressort une sensation d'art si intense que l'on finit par admettre ce que l'on a réprouvé d'abord, ou tout au moins qu'on l'excuse.

On franchit le seuil de la porte massive, décorée de mascarons, de têtes de lions en bronze, et, après un péristyle, c'est la cour d'honneur. Les corps de logis qui l'entourent sont, à droite et à gauche, symétriques d'arrangement extérieur et d'ornementation : un entablement dorique en coordonne la structure. Le bâtiment qui les relie du côté de la rue épouse leurs lignes en les enjolivant; celui qui les réunit à l'opposé est plus important et tient tête à l'ensemble.

Comprise en pavillon, cette portion sert de cage au grand escalier : au rez-de-chaussée, deux pilastres et deux colonnes d'ordre dorique avec leur entablement supportent un étage



Niche du grand escalier (grisaille de LESUEUR).

composé d'éléments identiques d'ordre ionique; au centre du fronton qui domine, les armes de Lambert de Thorigny trônent.

Cette fois Levau prend sa revanche : il est impossible de ne pas rendre justice à sa composition; sous une apparence de simplicité, la perfection est atteinte par l'excellence des proportions

et l'habile présentation des détails. Cette façade est un modèle d'ingéniosité et de noblesse. L'escalier apparaît dans les découpures avec ses deux volées, ses larges degrés, sa rampe ajourée. On y accède par un perron de huit marches ; sur le palier qui sert d'amorce se creuse une niche en forme de porte : c'était la place des chaises à porteurs. Les chaises n'y sont plus, mais l'on voit encore la grisaille de Lesueur qui se dessine sur le fond, une Nymphe couchée auprès d'un Fleuve, sans doute une allégorie personnifiant le cours d'eau et la fée de l'île qu'il arrose.

Disparues aussi les peintures qui recouvraient les murs et que remplacent les tapisseries des princes Czartoryski.

Un souci de confortable a fait vitrer les baies librement ouvertes jadis entre les colonnes.

Enfin, les noms de Lesueur, de Lebrun et de Levau sont gravés sur l'écusson à la place des merlettes et de la licorne de Lambert.

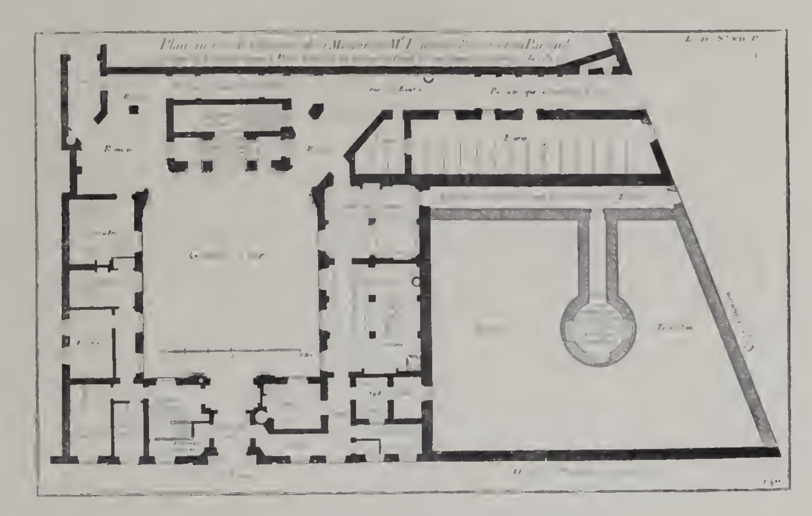
Les cuisines, les offices, les salles du commun, les chambres d'officiers, les remises pour plusieurs voitures, les écuries pour seize chevaux, une seconde sortie sur la rivière, les puits, les souterrains attestent la nécessité d'une quantité de domestiques et de subordonnés.

On montre en sous-sol un petit canal, sorte d'impasse qui communiquait, dit-on, avec la Seine et qui a été comblé depuis longtemps. Plusieurs veulent que cette anfractuosité artificielle ait servi de resserre à la barque du président. Leur imagination entrevoit aussitôt l'esquif pavoisé s'emplissant d'une brillante société, rameurs à l'avant, musiciens à l'arrière et, couleurs déployées, descendant jusqu'au Louvre. Reconstitution qui malheureusement est à mettre au rang des licences d'une aimable fantaisie. Rien sur les plans ne mentionne une semblable particularité et tout porte à croire que le canal en question n'ait jamais été qu'un égout.

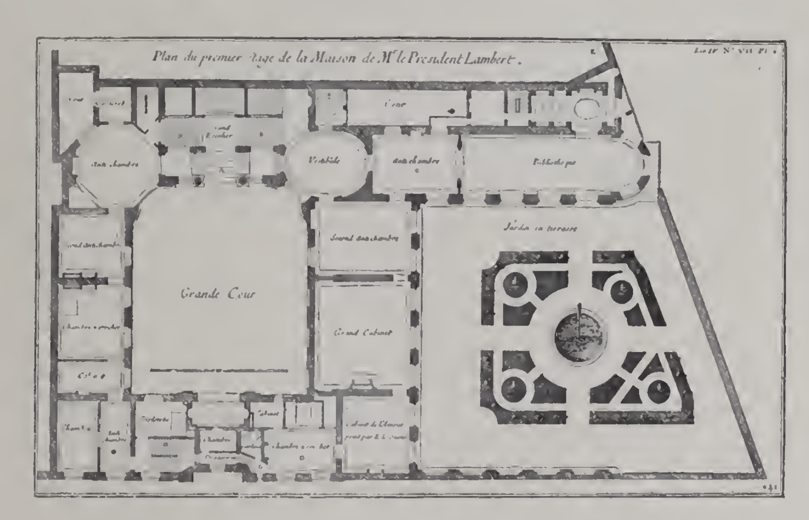
A l'extrémité du palier, on entre dans un vestibule ovale ; le plafond et le pourtour sont revêtus de grisailles exécutées d'après les cartons de Lesueur, peut-être par Lesueur lui-même ; ce vestibule dessert les deux ailes qui se développent en angle droit sur le jardin.

Parallèlement au quai d'Anjou, suivent une antichambre et deux salles qui, primitivement, formaient une galerie. Dans la

galerie, Lambert avait sa bibliothèque; des amateurs possèdent encore quelques exemplaires de cette collection de volumes aux



Plan du rez-de-chaussée.



Plan du premier étage.

reliures de prix; Fouquet, qui pourtant n'avait rien à envier, n'avait pas la pareille. Molière y vint puiser, et Pascal, et Racine, et combien d'autres. A l'extrémité de ce sanctuaire, deux

petits cabinets de travail, avec leur escalier particulier s'évadant du côté du fleuve, se dérobaient pour les visites secrètes et les isolements studieux.

La seconde aile a conservé la disposition que Levau lui a donnée. Les salons que l'on traverse en arrivant étaient antichambre et chambre : ces pièces sont spacieuses et d'une belle élévation; des tentures recouvrent les murs, mais les plafonds, intacts, s'imposent avec leurs moulures sertissant des médaillons, conceptions mythologiques, vases de fleurs, guirlandes et rinceaux. Çà et là, dans l'éclat de l'or et la chaude harmonie des couleurs, un camaïeu plus sombre, la représentation d'une statue de bronze chante gravement sa note dans cette gamme de tons dont la patine du temps a étouffé les vibrations trop sonores.

Une porte s'ouvre, et l'on pénètre dans un cabinet où tous les arts semblent avoir rivalisé de charme et d'élégance. C'est le Cabinet de l'Amour, l'un des fleurons de l'hôtel Lambert. Les lambris sont partagés en deux parties par une corniche finement menuisée. La partie inférieure renferme des paysages de Patel (1) et de Van Swanevelt (2), des panneaux et des pilastres où des amours jouent avec des armes. La partie supérieure contient des scènes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, peintes par François Perrier (3) et par Romanelli (4). Enfin, dans des encadrements, au-dessus des portes, au plafond, sur le manteau de la cheminée, à la place du velours rouge tendu actuellement, l'histoire de l'Amour était racontée par Lesueur. Compositions délicates, où la suavité du coloris se marie à la grâce du dessin, vision curieuse de l'Olympe par un chrétien dont le talent traite avec une maîtrise incomparable aussi bien les austérités monacales que la personnification des déités païennes. Ces toiles sont au Musée du Louvre; il sera dit plus loin dans quelles circonstances elles y furent transportées.

Par derrière, on remarque un plafond à poutres saillantes enluminées d'arabesques bleues, dans une chambre qui, dit-

---

(1) Patel, paysagiste français (1605-1676).

(2) Herman Van Swanevelt, peintre et graveur hollandais (1620-1690).

(3) François Perrier, peintre et graveur français (1590-1650).

(4) Francesco Romanelli, peintre italien (1617-1662).

ou, fut celle de Mme de Thorigny. Des transformations multiples ont effacé les indices susceptibles de confirmer cette hypothèse; toutefois, les dégagements, les commodités ménagées à proximité pourraient la faire adopter sans trop de restrictions.

Les fenêtres de cet étage sont autant de portes sur le jardin.

Ce jardin fut à l'origine une terrasse découverte entourée d'une balustrade que des statues de marbre surmontaient par



Le Cabinet de l'Amour.

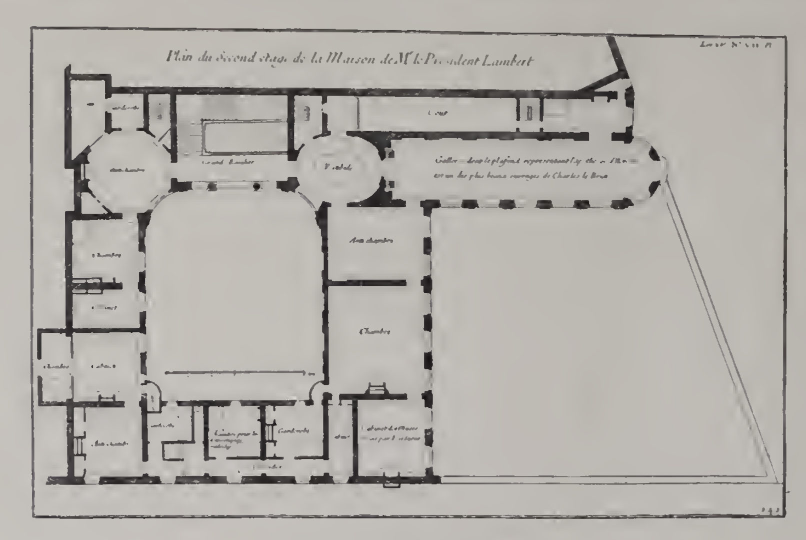
intervalles. A l'instar des grands parterres à la française qui s'étendaient devant les châteaux et les résidences seigneuriales du règne de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, il eut ses compartiments de verdure, ses enroulements de buis, ses plates-bandes soigneusement taillées, ses cartouches de broderie, ses pots de fleurs sur leurs dés de pierre, ses sentiers sablés de brique pilée, de mâchefer et de terre noire. Les plantes qui formaient ces combinaisons végétales trouvaient asile à l'hiver dans

une serre ménagée au-dessous du bassin dont le fond vitré laissait filtrer la lumière.

A quelle époque se métamorphosa ce joli décor?

Il est difficile de dire par suite de quelles transformations il en arriva sous le second Empire à être le maussade jardinet que l'on voit aujourd'hui, humide, étranglé, enfermé comme une prison par de hauts treillages tapissés de lierre, avec ce tapis vert, ces massifs de fusains et ce mûrier central.

Lorsqu'on traça la place qui s'étend actuellement à la pointe



Plan du deuxième étage.

de l'île Saint-Louis, il dut se ranger à l'alignement des nouvelles maisons et perdit ainsi une partie de son terrain.

Avant de regagner le grand escalier, il importe de ne pas oublier l'ancienne chapelle de l'hôtel. Elle se trouvait à gauche du vestibule; ses verrières disparues donnaient sur le quai d'Anjou. Bien que l'attribution de l'endroit ait changé, on devine facilement sa disposition primordiale : ici était le chœur, l'autel et son tabernacle. Ces colonnes et ces pilastres, cette corniche se recommandent de l'architecture diocésaine qui a jeté dans le même moule l'église Saint-Gervais, l'église Saint-Louis-en-l'Ile et plusieurs autres.

Le deuxième etage de l'hôtel Lambert était réservé plus spé-

cialement aux réceptions d'apparat; Lambert paraît y avoir désiré une expression extrême de somptuosité. Même vestibule



La Galerie d'Hercule.

ovale, mêmes grisailles dont la simplicité lapidaire prépare une surprise avec la profusion luxueuse qu'elles précèdent.

Au-dessus de la bibliothèque et de l'antichambre qui attient s'étend la Galerie d'Hercule.

Caprice de prince, inspirée des plus beaux exemples, on peut la comparer à celles que Louis XIV voulut dans ses palais pour cadre suprême à la dignité monarchique. Le reflet et le chatoiement des glaces, cette réalisation de l'infini dans la splendeur qui étonna Versailles, éblouit l'Europe, et demeura pour les temps à venir comme la plus étonnante flatterie que le génie ait jamais offerte à la majesté royale; les emblèmes, les devises, les blasons, les allégories sidérales, tout ce qui chante bien haut l'orgueil du maître, sont absents de cette nef admirable. Mais avec des dehors plus sobres, quelle richesse de bon aloi! Quelle symphonie merveilleuse où tout vibre à un unisson parfait! La porte, avec ses colonnes corinthiennes cannelées, son linteau chargé de moulures, les huit fenêtres aux baies cintrées, aux volets enluminés, les lambris, les échappées de paysages dont les sites couvrent les murs, les bas-reliefs en stuc bronzé de Van Obstal (1), les frises courantes où foisonnent les guirlandes et les amours, les entrelacements de toutes sortes, composés des éléments les plus divers, contribuent à former une enceinte que surmonte superbement le plafond de Lebrun.

Bernard Picart, qui a laissé des décorations de l'hôtel Lambert plusieurs planches à l'eau-forte, fait de cette composition la description suivante :

« *A*. — Le fond de la galerie. Hercule, après avoir consumé « sur un bûcher tout ce qu'il avait de mortel, monte au ciel pour « y être reçu au nombre des dieux. Il est dans un char conduit « par Minerve ou la Sagesse, précédé par la Renommée et cou- « ronné par la Gloire.

« *B*. — Jupiter, Junon et les autres divinités viennent rece- « voir Hercule et lui amènent sa nouvelle épouse.

« *C*. — Divinités chargées de l'appareil du festin. Cybèle ou « la Terre fournit les fruits. Cérès, Bacchus et Pan donnent le « pain, le vin, et les suivantes de Flore ornent la salle de cor- « beilles et de festons de fleurs.

« *D*. — Corniche au-dessus de la porte par où l'on entre et « qui sert de buffet.

« *E*. — Une tapisserie tendue dans le milieu de la voûte re-

(1) Van Obstal, sculpteur hollandais (1594-1668).

« présente Hercule qui combat les Centaures pour la deuxième « fois. Ceux-ci ayant été défaits aux noces de Pyrithoüs, pour « s'en venger épièrent quelque temps après l'occasion que ce « prince était seul avec Hercule sur une montagne à faire un



Plafond de la Galerie d'Hercule.



« sacrifice à Jupiter : alors ils fondirent sur eux. Mais leur sur- « prise ne réussit pas et, malgré leur nombre et le secours de « la Nuée, leur mère, ils furent défaits.

« *F.* — Autre tapisserie représentant Hercule qui délivre « Hésione, fille de Laomédon, roi de Troie, du monstre marin où « on l'avait exposée par ordre de l'oracle pour apaiser Neptune et « Apollon, irrités contre ce roi qui leur avait manqué de parole.

« Les figures feintes de marbre, qui sont sur la corniche, « représentent quelques-unes des principales actions d'Hercule :

« Hercule étouffe le lion de Némée.

« Hercule vainqueur de l'hydre à sept têtes du lac de Lerne.

« Hercule apporte le sanglier d'Erymanthe tout vivant à Eurys- « thée, qui pense en mourir de peur.

« Hercule arrête la biche aux cornes d'or de la montagne de « Ménale, après l'avoir courue un an.

« Hercule dompte un taureau que Neptune avait envoyé en « Grèce pour se venger de quelque déplaisir.

« Hercule vainqueur de Diomède et de ses chevaux.

« Hercule ayant vaincu le dragon, gardien des pommes d'or « du jardin des Hespérides.

« Hercule enchaînant le chien Cerbère qui avait trois têtes « et gardait la porte des Enfers.

« Petit bas-relief représentant Hercule qui se repose après « ses travaux sur les bords de l'Océan, aux fameuses colonnes « qui portent son nom. »

On le voit, le sujet était vaste : c'était aussi l'un des thèmes favoris de l'artiste; il le reprit en le transformant et l'appliqua aux plafonds du château de Vaux qu'il exécutait simultanément.

Il peignait avec une sorte de fièvre qu'aiguillonnait l'émulation. Naturellement jaloux, le voisinage de Lesueur travaillant à côté de lui dans les autres salles lui portait ombrage. Les éloges que recevait son rival remplissaient d'amertume les louanges qu'on lui adressait. Ils avaient étudié ensemble chez Simon Vouët et là pourtant s'étaient aimés : la compétition les sépara. Quand Lesueur succomba, épuisé, en terminant son œuvre, Lebrun respira : « Cette mort, dit-il, m'enlève une épine du pied ! » Il comptait sans la postérité, sans le jugement même de ses contemporains qui lui opposèrent et préfèrent souvent au sien le talent de Lesueur.

Deux Italiens, visitant un jour la demeure du président, rencontrèrent un homme qui errait solitairement et semblait, comme eux, attiré par la curiosité. Ils l'abordèrent et, désignant d'un côté les compositions de Lebrun, de l'autre celles de Lesueur, lui dirent en manière d'appréciation : « *Questo è ma coglioneria; ma quello ha maëstro italiano!* — Ceci est une bêtise;

mais il y a là quelque chose d'un maître italien. » L'homme ne répondit pas et tourna les talons : c'était Lebrun.

La rotonde qui termine la galerie s'ouvre sur un balcon d'où l'on découvre la perspective incomparable que les historiens ont chantée en poètes. Sauval (1) lui consacre plusieurs lignes dans



Le Cabinet des Muses.

ses *Antiquités*, et Tallemant des Réaux, dans ses *Historiettes*, ajoute que rien n'est plus beau après la vue du Bosphore de la pointe du Sérail à Constantinople.

L'antichambre, la chambre et le Cabinet des Muses, au-dessus de l'antichambre, de la chambre et du Cabinet de l'Amour, forment, malgré d'irréparables lacunes, un ensemble assez bien conservé. Ce n'est plus le plafond seulement qui attire les re-

(1) Henri Sauval, historien français (1620-1670).

gards et sollicite l'admiration ; ce sont aussi les trumeaux, les dessus de porte, les panneaux, les glaces aux boiseries sculptées et dorées, où les sujets les plus différents sont signés Lesueur, Patel, Van Swanevelt et Romanelli.

Aussi orné, aussi ciselé dans les moindres détails que celui de l'Amour, le Cabinet des Muses avait sur lui cette supériorité de posséder l'une des plus exquises évocations de la mythologie qui soient jamais sorties du pinceau d'un Français ; les neuf Muses de Lesueur, que tout le monde a contemplées au Musée du Louvre et dont on regrette l'absence dans ce milieu pour lequel elles avaient été faites.

Figures empreintes d'une gravité sereine, à la tournure élégante, groupées dans des bocages, tandis qu'au loin se dégradent les plans d'un riant paysage. Divinités qui ont l'air de penser comme des saintes ; créations où le talent du peintre se révèle dans son étonnante souplesse et qui reflètent la mélancolie dont son cœur était plein ; mélange heureux d'un parfum d'antiquité un peu sévère et d'une saveur de sensibilité moderne, de cette même sensibilité qui fera s'émanciper Fénelon des austérités claustrales et l'amènera avec Télémaque sur les bords enchantés où règne Calypso. Car la tendre Eucharis et les Nymphes qui peuplent la grotte aux fraîcheurs odoriférantes, les bois de ce rivage éternellement printanier, sont filles de cette inspiration rêveuse où la méditation et l'étude jouent leur rôle et qui germe à l'écart des manifestations éclatantes de l'Art officiel du même temps.

Ce régal à la fois plastique et intellectuel, on le retrouve dans le petit Cabinet des Bains.

Située dans l'attique de l'hôtel, cette pièce est minuscule. Mais comment la qualifier avec sa coupole soutenue par des dieux marins, festonnée d'arabesques que les coraux, les algues, les coquilles et les perles rehaussent des plus fines couleurs. Que dire de cette retraite où l'imagination semble s'être épurée jusqu'à la subtilité et le goût jusqu'à la quintessence : avec fantaisie, ingéniosité, abandon, le tour de force est accompli.

Le mobilier que l'on voit actuellement à l'hôtel Lambert n'a plus aucun rapport avec celui qui le meublait autrefois. Sauval s'extasie sur les cheminées de marbre que surmontent des pendules enrichies d'émaux, incrustées de pierres précieuses, dont

la mosaïque reproduit des bouquets de fleurs, des animaux, des figures, sur les miroirs d'une prodigieuse grandeur, sur les consoles où sont exposés des vases de cristal de roche niellés d'or et d'argent, des bassins de porphyre, des joailleries aux mille facettes d'améthyste, d'aventurine, de paragon, d'ambre, de nacre, de jaspe sardonique et oriental, d'agate et de lapis-lazuli. Sans compter les tables de marbre de Gênes, d'ébène, d'écaille de tortue, les dressoirs chargés d'orfèvrerie, de buires, d'aiguières, de coupes, où sont enchâssés dans le métal camées et



Le Cabinet des Bains.

calcédoines. Et les tapis de Turquie, de Perse, de Chine, les tapis de cotonine travaillés au petit point, les taffetas, les damas, les velours, les brocarts; les tapisseries de haute et de basse lice, de laine ou de soie, exécutées en Flandre, en Angleterre, dans les fabriques des Gobelins, de la Savonnerie, d'après les dessins de Raphaël, de Jules Romain et de Pierre de Cortone.

Félibien (1) met au nombre de ces richesses un tableau de Bassan, l' « Enlèvement des Sabines », qui aurait appartenu au maréchal d'Ancre.

L'hôtel de la rue Saint-Louis fut souvent le théâtre de fêtes splendides. Le président y célébra ses noces avec M[lle] de Verderonne. Il y séjournait certainement déjà au moment de ses fiançailles avec la fille du président Perrot. Tallemant des Réaux a pris note de ce mariage manqué : l'aventure est comique; on y

(1) Michel Félibien, bénédictin de Saint-Maur, auteur d'une « Histoire de la ville de Paris » (1666-1719).

devine tout un réseau d'intrigues, de chicanes, de malins propos, dont l'esprit n'a pas vieilli d'un jour.

« Le Ragois (1), dit le chroniqueur, d'une honneste famille d'Orléans, se mit dans les affaires, fut secrétaire du Conseil et fit une prodigieuse fortune. C'est luy qui a basty cette belle maison à la pointe de l'isle Notre-Dame..... C'estoit un assez bon homme et assez charitable; mais je ne croy pas qu'on puisse gaigner légitimement six cent mille livres de rente, comme on dit qu'il avoit. A la vérité, je croy qu'il y avoit du meschant bien parmy cela.

« Il avoit une belle femme (2) et qui a esté long-temps belle; elle l'a bien fait cocu aussy; elle le battoit mesme quelquefois et ne faisoit que criailler.....

« Mme de Bretonvilliers (3), sa belle-fille, estoit une fort belle personne. Lambert le riche, maistre des comptes, avoit été amoureux d'elle; il la demanda au père et s'obstina, luy qui a cent mille livres de rentes, à avoir vingt-cinq mille escus au lieu de cinquante mille livres. Depuis, il continua de la voir; et le Président (4), assez mal à propos, alla loger dans une de ses maisons dans l'isle. Le Ragois, filz de Mme de Bretonvilliers, austre maistre des comptes, s'en estoit espris à la campagne, il y avoit environ six mois, et, l'ayant fait trouver bon à sa mère, il la demanda, quoy qu'il ne soit pas moins avare que l'autre. On avertit Lambert que l'affaire avançoit. « Voire, dit-il, cela m'est « hoc (5) quand je voudray. » Cependant, la parole se donne. Voylà Lambert enragé : il envoya offrir de donner cent mille escus par contrat de mariage, et de mettre pour cela des pierreries entre les mains du père pour asseurance. Celuy qui fut faire cette offre estoit un maistre des comptes, nommé Le Boulez; il s'adressa aussi à la fille et luy dit : « Et vous, Mademoiselle, après « avoir tant de fois promis à M. Lambert que vous n'en auriez

---

(1) Claude Le Ragois, secrétaire du Roi, mort en 1645. Intéressé dans les fermes en 1631.

(2) Marie Acarie, fille de Jean-Marie Acarie, sieur de la Porchère.

(3) Fille du président Perrot, mariée en 1652 à Bénigne Le Ragois, fils des précédents, sieur de Bretonvilliers, président à la Chambre des Comptes de 1657 à 1671, mort en 1700.

(4) Le président Perrot.

(5) « Cela est à ma portée. »

« jamais d'autre..... » Elle l'interrompit et dit que cela estoit faux. Le Président s'eschauffa, et si l'autre n'eust filé doux, il y eust eu du bruit. On se mocqua terriblement du pauvre Lambert et toutes les dames de l'isle lui envoyèrent des bouquets de sauge.

« Depuis, il épousa Mlle de Verderonne (1), belle et sotte, mais bonne femme. »

De cette union naquirent quatre enfants : trois fils, dont l'un vécut peu, et une fille.

L'aîné, Claude-Jean-Baptiste, seigneur de Thorigny et de Sucy-en-Brie, conseiller au Parlement en 1677, président des Comptes en 1687, hérita de l'hôtel à la mort de son père, en 1692. Il mourut en 1703.

La maison devint alors la propriété de son frère Nicolas, seigneur de Vermont, conseiller au Parlement en la deuxième Chambre des Requêtes en 1687, et président de cette chambre en 1697.

Ce descendant du fastueux fondateur eut comme lui l'esprit porté à la culture des beaux-arts et de la littérature.

L'abbé de Villiers, qui le connut très jeune, a rendu justice à ses qualités précoces en lui consacrant des vers dans son poème sur l'Amitié :

Pour les petits soins se faire aimer des grands,
Jeune et sage Vermont, c'est là ton caractère.
C'est ainsi [car enfin je ne puis plus le taire]
Que depuis ton enfance ayant daigné m'aimer,
Tes soins à tes bienfaits ont su m'accoutumer (2).

C'est ce Lambert, et non pas son père, comme l'ont dit plusieurs auteurs, qui fit exécuter par Bernard Picart, d'après les peintures de Lesueur et de Lebrun, la célèbre série d'estampes dont quelques-unes sont reproduites ici (3).

---

(1) Marie-Claude Laubespine, fille du marquis de Verderonne, conseiller au Parlement, puis maitre des requètes, et de... Le Bret.

(2) L'abbé de Villiers (1618-1738). C'est à tort que Sauvageot, dans les « Palais, châteaux, hôtels et maisons de France », veut que ces vers aient été adressés à Nicolas Lambert, fondateur de l'hôtel. Ce dernier n'a jamais porté le nom de Vermont. A n'examiner que les dates, il devait avoir dépassé la trentaine au moment où l'abbé vint au monde. L'équivoque n'est donc pas possible. Il en est de même pour les œuvres de Bernard Picart.

(3) Bernard Picart (1663-1733), graveur français, passa une partie de sa vie a Anvers.

Et Bernard Picart le complimente ainsi dans sa dédicace : « Votre nom, Monsieur, et votre mérite sont connus en Hollande par un grand nombre d'honnêtes gens pour qui Paris n'est point étranger, et qui savent comment vous y soutenez les qualités d'excellent magistrat, de bon parent et de généreux ami, c'est-à-dire avec quelle application, quelle droiture, quelle politesse, quelle intégrité, vous remplissez tous vos devoirs. »

Il augmenta et enrichit sa bibliothèque d'ouvrages anciens manuscrits et d'ouvrages modernes de grande valeur.

Enfin, son portrait, par Largillière, l'un des plus remarquables du maître, achève de le présenter comme un personnage de distinction, aussi bien que comme un Mécène et un érudit.

Le 14 juillet 1726, Mgr Caulet, évêque de Grenoble, vint, au nom du cardinal de Noailles, archevêque de Paris, présider à la Dédicace de Notre-Dame-de-l'Isle (1).

Ce monument, dont Levau a dressé les plans et édifié la majeure partie, avait été, à l'origine, une modeste chapelle construite à ses frais par le maître couvreur Nicolas Le Jeune (2). En 1633, J.-F. de Gondi avait érigé le sanctuaire en église curiale.

A l'occasion de la Dédicace, « cérémonie qui dura de six heures et demie du matin à une heure de l'après-midi », Lambert de Thorigny, prévôt des marchands, premier marguillier de la paroisse, donna dans son hôtel un festin magnifique auquel assistèrent le clergé et les personnes les plus notables.

Les invités montèrent l'escalier tandis que jouaient théorbes et hautbois, et prirent place dans la galerie autour d'une table immense où le couvert avait été dressé. Cette table resplendissante de cristaux et d'or, chargée de fleurs aux parfums subtils, de fruits aux saveurs inconnues, ces gobelets où ruisselaient les vins les plus rares, ces plats aux armes du maître et fondus pour lui où fumaient des mets succulents, ce luxe de bonne

---

(1) L'abbé Pascal, « Notice sur l'île Saint-Louis » (1841).

(2) Nicolas Le Jeune, maître couvreur, passe pour avoir habité l'île aux Vaches du temps de Henri IV. La maison que le chapitre lui avait cédée, moyennant une somme de 50,000 livres, était, dit-on, contemporaine du combat entre le chien de Montereau et le chevalier Macaire.



Nicolas LAMBERT DE THORIGNY, mort en 1729 (par LARGILLIÈRE).

chère que goûtèrent les convives furent le prélude de réjouissances qui se succédèrent pendant la journée.

Au coucher du soleil, un salut fut chanté. Le soir, la fête devint publique. On dansa dans les rues. « Un détachement de gardes suisses avait été mandé pour maintenir le bon ordre, et l'on tira des boîtes remplies de poudre à canon devant la terrasse de l'hôtel de Bretonvilliers. »

Nicolas Lambert mourut sans enfants en 1729 (1).

L'aîné des fils de Claude-Jean-Baptiste Lambert était mort en 1718 (2).

Sa fille, Marie-Marguerite, avait pris le voile.

Son second fils avait embrassé la carrière des armes (3).

Le berceau familial de cette lignée de magistrats ne tarda pas à passer en d'autres mains.

En 1739, le marquis du Châtelet-Laumont (4), lieutenant général des armées du Roi, devint possesseur de l'hôtel Lambert.

Personnage effacé des fastes de son temps, il doit à sa femme d'avoir conservé son nom dans l'histoire; celle-ci le doit à Voltaire beaucoup plus qu'à ses livres et à sa beauté. La postérité a gardé la mémoire de ce ménage à trois, dont la liaison scandaleuse n'effarouchait guère une époque accoutumée au scandale.

Voltaire aima passionnément Mme du Châtelet (5); il vécut auprès d'elle à Paris, à Cirey, la suivit dans ses voyages. De longues années n'altérèrent pas l'intimité de ces relations : la mort seule y mit une fin. Il est donc naturel qu'il ait noté sur ses tablettes l'acquisition d'une demeure qu'il devait habiter et considérer comme la sienne.

---

(1) « Vous êtes priés d'assister au convoy et enterrement de messire Nicolas Lambert, chevalier, conseiller, président honoraire au Parlement de la deuxième Chambre des requestes du Palais, prévost des marchands, décédé en sa maison, rue Saint-Louis, isle Notre-Dame ; qui se fera lundy, onzième juillet 1729, à sept heures précises du soir, en l'église Saint-Louïs, sa paroisse, où il sera inhumé.

« Un *De profundis.* »

Bibliothèque nationale. Pièces originales [1627, n° 273 et autres].

(2) Alexandre-Jean-Baptiste Lambert, né en 1686, conseiller au Parlement en 1708, mort sans alliance en 1718.

(3) Nicolas Lambert, seigneur de Thorigny, capitaine de dragons.

(4) Marquis de Cirey, comte de Laumont (1695-1766).

(5) Gabrielle-Emilie Le Tonnelier de Breteuil (1706-1749).

Au mois d'avril 1739, il écrit au prince royal de Prusse : « Il y a apparence qu'au retour des Pays-Bas, nous songerons à nous fixer à Paris. Mme du Châtelet vient d'acheter une maison bâtie par l'un des plus grands architectes de France et peinte par Lebrun et Lesueur. C'est une maison faite pour un souverain qui serait philosophe. Elle est heureusement dans un quartier éloigné de tout. C'est ce qui fait qu'on a eu pour deux cent mille francs ce qui a coûté deux millions à bâtir et à orner. Je



Mme du Chatelet.

la regarde comme une seconde retraite, comme un second Cirey (1). Croyez, Monseigneur, que les larmes coulent de mes yeux quand je songe que tout cela n'est pas dans les Etats de Marc-Aurèle Frédéric. »

Cette lettre est intéressante à étudier. Avec une désinvolture amusante, l'auteur donne à son amie l'initiative du marché; il veut que l'honneur lui en revienne, comme lui reviendra par la suite celui du salon littéraire qu'elle y formera, celui des

(1) Le château de Cirey, propriété du marquis du Châtelet.

fêtes qu'elle y donnera. Du mari il n'est pas question, et pour cause.

Cette fois, Lebrun passe avant Lesueur. Y a-t-il là une intention, faut-il y remarquer l'expression en quelque sorte de la compréhension esthétique d'une époque éprise des brillants superficiels d'un art théâtral et ampoulé?

Les peintres qui triomphaient alors étaient les descendants et les émules des pompeux décorateurs de Versailles et du Louvre. Le talent de Lesueur, profond, réfléchi, tout imprégné d'une saveur antique, semblait en général froid et compassé aux admirateurs des Coypel et des Vanloo. Celui qui rima *la Henriade* ne pouvait pas penser autrement.

Et pourtant, comme il est accessible au charme véritable de l'hôtel Lambert : comme il en définit justement le caractère. Souverain et philosophe, Lambert de Thorigny le fut à sa manière ; Voltaire après lui le devint, et le fut à la sienne.

Ce jugement qu'il avait porté en entrant rue Saint-Louis-en-l'Ile, il le développa sous forme de compliment un an plus tard, lorsqu'il engagea le roi de Prusse à venir à Paris. Correspondance volumineuse, qui compta plus de vingt épîtres de part et d'autre, et qui n'aboutit à rien.

« O Paris, s'écrie le poète, Paris, séjour des gens aimables et des badauds, du bon et du mauvais goût, de l'équité et de l'injustice. Grand magasin de tout ce qu'il y a de beau et de bon, de ridicule et de méchant, sois digne, si tu peux, du vainqueur que tu recevras dans ton enceinte irrégulière et crottée. Puisse-t-il te voir incognito et jouir de tout sans les embarras de la royauté. Puisse-t-il te voir et n'être vu que quand il voudra.

« Heureux l'hôtel du Châtelet, le Cabinet des Muses, la galerie d'Hercule, le salon de l'Amour.

Lesueur et Lebrun, nos illustres Apelles,
Ces rivaux de l'antiquité,
Ont en ces lieux charmants étalé la beauté
De leurs peintures immortelles.
Les Neuf Sœurs elles-mêmes ont orné ce séjour
Pour en faire leur sanctuaire.
Elles avaient prévu qu'il recevrait un jour
Celui qui des Neuf Sœurs est le juge et le père. »

L'invitation était pressante. La flatterie s'y cachait à peine sous les fleurs de la rhétorique : l'amour-propre de Frédéric y trouva son compte. Le jour du départ fut fixé.

A cette nouvelle, tout fut mis en œuvre pour accueillir dignement un tel hôte : Voltaire, transformé en maître de cérémonie, s'ingénia à composer des divertissements; Mme du Châtelet, studieuse à ses heures, n'en avait pas moins le cœur aux pompons : elle délaissa Newton, Leibnitz et les langues vivantes pour rêver toilettes et pierreries. M. du Châtelet, le plus philosophe des trois, sourit aux préparatifs et laissa faire.

Mais voici qu'un nouveau message arrive : le Roi est malade, le voyage est retardé. On gémit sur le contretemps; Voltaire envoie une, deux, trois lettres : le prince ne guérit pas. Voltaire enfourche Pégase et clame en alexandrins :

O fièvre, injuste fièvre, abandonne un héros
Qui rend le monde heureux et qui du moins doit l'être!

Les objurgations et le lyrisme n'eurent pas raison du mal. Tant d'esprit, de grâce et d'entrain, cette ironie si fine et si malicieuse furent dépensés en pure perte. L'injuste fièvre tient bon son héros; quand elle l'abandonna, il avait renoncé à ses projets.

Retracer en détail l'histoire de l'hôtel Lambert, de 1740 à 1750, serait faire celle d'une partie de la vie de Voltaire, de celle qu'il consacra tout entière à une maîtresse qui était en même temps pour lui une confidente et une collaboratrice.

Ils se connaissaient depuis tantôt dix ans.

En 1734, Voltaire déclarait à la marquise :

Je vous adore, ô ma chère Uranie,
Pourquoi si tard m'avez-vous enflammé?
Qu'ai-je donc fait des beaux jours de ma vie?
Ils sont perdus, je n'avais pas aimé.
J'avais cherché dans l'erreur du bel âge
Ce dieu d'amour, ce dieu de mes désirs.
Je n'en trouvai qu'une trompeuse image,
Je n'embrassai que l'ombre des plaisirs.

L'ingrat oubliait la candide Pimpette du Noyer et surtout la tendre Adrienne Lecouvreur, dont il avait eu les faveurs, et qu'il n'avait pas dédaignées.

La chère Uranie se souvenait-elle du duc de Richelieu? Elle était d'humeur libre et s'était affranchie de bonne heure des devoirs du mariage; frivole, avide de plaisirs, elle le confesse dans ses *Réflexions sur le Bonheur* : « Je ris, dit-elle, plus que personne aux marionnettes, et j'avoue qu'une boîte, une porcelaine, un meuble nouveau, sont pour moi une vraie jouissance. » Avec cela savante, et bien après tout cela... amoureuse.

Mme du Deffand (1), qui ne la gâte pas, la juge ainsi : « Emilie travaille avec tant de soin à paraître ce qu'elle n'est pas, qu'on ne sait plus ce qu'elle est, en effet. Elle est née avec assez d'esprit; le désir de paraître en avoir davantage lui fait préférer l'étude des sciences abstraites aux connaissances agréables. Elle croit, par cette singularité, parvenir à une grande réputation et à une supériorité décidée sur toutes les femmes. »

Il est impossible de ne pas voir dans ce portrait la jalousie d'une rivale. Toutefois, la ressemblance, pour n'être pas flattée, n'en est pas moins assez exacte. Il y avait, dans cette prédilection affichée pour les abstractions de la philosophie, une affectation visible. Le naturel, chez Mme du Châtelet, revenait trop souvent au galop pour ne pas contraster étrangement avec les besoins de solitude laborieuse qui la prenaient par moments.

Son penchant pour Voltaire est plutôt fait du désir de s'en glorifier qu'à mettre au compte d'une affection véritable. Il lui plaisait, à elle qui prétendait tenir le sceptre de l'intelligence, de jouer à l'Egérie et de trôner à côté de l'homme le plus spirituel de son temps.

Aussi, les élans du cœur qui, chez ce dernier, eurent des accents parfois pleins d'éloquence, ne trouvèrent-ils chez sa maîtresse qu'un écho assourdi.

Il s'en consolait en partageant ses goûts pour les petits soupers, les beaux-arts et la parure.

Une ère nouvelle s'ouvrit à l'hôtel Lambert. On y représenta des comédies, on y dansa, on y joua gros jeu. Voltaire était le roi de ces réunions où venaient toutes les illustrations, toutes les gloires de l'époque.

---

(1) Marie de Vichy-Chamrond, marquise du Deffand (1697-1780).

Peu à peu, l'âge aidant, et aussi la satiété, la lassitude des cercles mondains, « des parties de cavagnole où ils perdaient beaucoup d'argent, et des repas extravagants où ils gagnaient de fréquentes indigestions », ramenèrent les amants aux douceurs plus calmes de la lampe inspiratrice.

Le Cabinet des Muses, le Cabinet des Bains devinrent le séjour de prédilection où ils analysèrent Newton et Leibnitz, discutèrent tourbillons, monades, atomes crochus, brodèrent épîtres et satires sur cent thèmes divers, traduisirent l'anglais, l'italien, l'allemand. Ce travail en commun n'était pas exempt d'orages.

« Ces deux êtres étaient deux natures inquiètes et turbulentes, toujours prêtes à prendre feu, toujours armées pour la controverse, toujours ardentes pour le bruit et l'éclat. » Leurs altercations, souvent violentes, amusaient la malignité publique. On se représente, comme un problème épineux à résoudre, la félicité qui en résultait. Le bon M. du Châtelet raccommodait les adversaires, qu'une sorte de nécessité tenait rivés l'un à l'autre. Voltaire quitta quelquefois la maison de l'île pour l'hôtel de Brie, rue Cloche-Perce, par besoin de solitude, ou chassé par la proscription. Il y revient chaque fois plus épris « de la blonde Emilie, de la nymphe de Cirey, de cette Eve dont les yeux bleus versaient tant d'ardeur à ses sens enchaînés ».

On sait qu'il fut auprès d'elle quand elle mourut prématurément à quarante-trois ans, à Lunéville, en donnant naissance à un enfant dont la paternité est restée un mystère (1).

Il fut inconsolable, la ramena à Cirey, et la pleura « dans ce château devenu un horrible désert; il erra dans les lieux qui lui avaient été chers, se faisant une sombre joie à retrouver ses traces. Il avait perdu une moitié de lui-même, une âme sœur de la sienne. C'était un génie envolé, le génie de Leibnitz avec de la sensibilité (2) ». Il voulut la suivre chez les morts.

Il rentra à Paris, pâle, défait. On le plaignit, on se moqua de lui. Il se résigna tout doucement à rire encore. Six semaines n'étaient pas écoulées que son deuil était fini.

---

(1) 10 décembre 1749.

(2) Lettre de Voltaire au comte d'Argental.



La Naissance de l'Amour.

La douleur de M. du Châtelet fut moins expansive, sinon plus profonde.

Epris d'une épouse indépendante et infidèle, une philosophie désintéressée l'avait aidé à changer son amour en une affection sincère, faite d'indulgence et de bonté. Cette affection rechercha la solitude et la retraite pour se répandre en pleurs et en regrets.

Son rôle de mari délaissé et malheureux, qui tant de fois avait prêté au ridicule et à la dérision, apparut alors sous son véritable caractère; on reconnut ce qu'il y avait eu d'abnégation et de renoncement dans le cœur de cet homme, que l'on avait taxé d'insouciance coupable et de légèreté.

Pendant un siècle, l'hôtel Lambert avait appartenu à la noblesse; il passa de ses mains dans celles des fermiers généraux.

L'histoire a longtemps représenté ces hauts fonctionnaires de l'ancien régime comme des concussionnaires et des exacteurs. Elle a subi dans ce jugement défavorable l'influence des écrivains de l'époque, dont la sévérité et la malveillance ne se démentent guère à leur égard.

Dès 1709, Lesage (1) fait *Turcaret*, pièce satirique, dans laquelle il dénonce publiquement l'orgueil et l'insolence, les folles prodigalités et les débauches, les bassesses et les friponneries des traitants et des maltôtiers, caricature étudiée sans doute d'après nature, mais, à tout prendre, exception devenue par la suite assez rare et que, malheureusement, la haine, l'hostilité populaires se plurent à considérer comme une généralité et comme un portrait.

« Les lois sanguinaires, dit Adam Smith (2) cinquante ans plus tard, existent dans les pays où le revenu est en ferme. »

« Il y a dans Persépolis, dit Voltaire, quarante-trois plébéiens qui tiennent à bail l'empire de Perse et en rendent quelque chose au monarque. »

Mirabeau ajoute : « Ils rendent le sang comme s'ils le tiraient

(1) Lesage, romancier et auteur dramatique français (1668-1742), auteur de *Turcaret*, comédie en 5 actes, représentée au Théâtre-Français, le 14 février 1709.

(2) Adam Smith, célèbre économiste et philosophe écossais (1723-1790).

des vaisseaux capillaires, tandis qu'ils saignent le peuple à la gorge. »

L'allégorie enfin, si féconde au moment de la Révolution, en compositions symboliques où se manifeste naïvement l'imagination du peuple, figure la séquelle abhorrée des financiers « sous les traits d'une hydre aux têtes menaçantes, d'une sorte de vautour de Prométhée acharné au flanc d'une femme expirante ».

Aujourd'hui, un examen consciencieux a corrigé ce que ces opinions écloses dans des cerveaux exaltés, dans des esprits enclins à la révolte et prompts à taxer le droit lui-même d'abus et d'injustice, pouvaient renfermer d'exagération, de médisance et de calomnie.

Sans doute il y eut parmi les fermiers généraux des agioteurs coupables, qui apportèrent au caractère déjà vexatoire des impôts qu'ils étaient tenus de prélever un surcroît de dureté impitoyable et méritèrent les blâmes et les sentiments d'aversion dont ils furent l'objet.

Mais la plupart se contentèrent d'être des spéculateurs avisés et habiles qui louèrent à prix d'argent leurs services et leur crédit à un gouvernement en quête d'expédients. Leur rémunération, débattue au grand jour, acceptée, consignée sur contrat, n'avait rien d'illégal, et leurs fortunes qui suscitèrent tant de jalousies, provoquèrent le scandale et causèrent leur perte, n'eurent pas toujours les sources tarées qu'on leur attribua. Le procès qui les conduisit à l'échafaud fut le même tissu de mensonges et de mauvaise foi qui, suivant des modes divers, condamna tant de victimes innocentes : on constata trop tard que, loin de devoir au Trésor 130 millions, comme on les en accusait, ils étaient créanciers de l'Etat pour une forte somme.

Une réhabilitation d'un autre ordre a reconnu aussi toute la part que les fermiers généraux prirent au mouvement artistique et philanthropique de leur temps.

« Si quelque chose, a dit Duclos (1), peut faire pardonner la richesse, n'est-ce pas l'usage qu'on en fait? »

---

(1) Duclos, historien et moraliste français (1704-1772).

Beaujon (1) construisit un hospice et laissa 3 millions à des institutions de bienfaisance.

Helvétius (2) fut l'amphitryon des encyclopédistes.

Bouret (3) reçut poètes, peintres, musiciens, les aida de ses deniers, les protégea de ses faveurs. Les Greuze, les Watteau,



L'Amour reçoit l'hommage des Dieux.

les Grétry lui durent plus d'une fois l'aubaine d'une commande et trouvèrent chez lui une hospitalité que leur reconnaissance ne sut pas toujours payer de retour.

Dupin de Chenonceaux et Marin de la Haye, possesseurs l'un

(1) Beaujon, financier français (1718-1786), fermier général, puis conseiller d'Etat, puis comte, fondateur de l'hôpital qui porte son nom.

(2) Helvétius, fermier général, philosophe et littérateur (1715-1771).

(3) Bouret, fils d'un laquais, devint fermier général, amassa une prodigieuse fortune, 43 millions, dit-on, et mourut insolvable en 1777.

après l'autre de l'hôtel Lambert, sont à mettre au rang de cette catégorie d'hommes opulents, ordonnateurs de fêtes, bien accueillants des lettres et des arts, amateurs de luxe et d'objets précieux.

Dupin de Chenonceaux eut, comme le marquis du Châtelet, l'avantage d'épouser une femme qui, par des qualités intellectuelles très réelles, par sa grâce et par sa beauté, réussit à grouper autour d'elle un certain nombre de gens illustres à différents titres et à faire de cette réunion cet ensemble redouté, puissant et envié qu'on appelle un Salon. Ce salon brilla d'un éclat presque souverain ; il tint en respect ceux, restés célèbres, des Du Deffand, des Tencin, des Geoffrin, des Tessé, des Flamarens, des d'Epinay et des Forcalquier.

L'hôtel Lambert fut, de 1750 à 1768, ce qu'il avait été de 1739 à 1750 : l'un des endroits les plus réputés, les plus vantés de Paris.

Mme Dupin était née, en 1706, de relations secrètes entre Mme de Fontaine (1) et le richissime Samuel Bernard (2).

Son mariage, bien qu'elle fût de beaucoup plus jeune que son fiancé et qu'elle se montrât, par la suite, plus froide et réservée que passionnée et expansive, eut les allures d'un véritable roman.

A la fin du mois de septembre 1722, Mme de Fontaine revenait des eaux de Bourbonne avec l'aînée de ses filles (3). Cette dernière étant tombée malade, il fallut s'arrêter à Châteauroux. La meilleure hôtellerie de la localité n'était alors qu'une mauvaise auberge ; ce contretemps imprévu, les conséquences qu'il entraînait, la perspective d'un séjour dans une habitation d'un

---

(1) Mme de Fontaine, née Dancourt, tenait en son hôtel, vers 1706, un salon très goûté de la noblesse et des beaux esprits, mais particulièrement de la finance, dont Samuel Bernard était l'un des principaux représentants.

(2) Samuel Bernard (1651-1739), célèbre traitant, se livra, sous le ministère de Chamillard, à des spéculations financières et amassa une fortune immense.

(3) « Mme de Fontaine, dit J.-J. Rousseau dans ses *Confessions*, avait trois filles, que l'on pouvait appeler les trois Grâces : Mme de la Touche, qui fit une escapade avec le prince de Kingston ; Mme d'Arty, la maîtresse et, bien plus, l'unique et sincère amie de M. le prince de Conti, femme adorable autant par la douceur, par « la bonté de son charmant caractère que par l'agrément de son esprit et l'inaltérable gaîté de son humeur » ; enfin, Louise de Fontaine, la plus jeune, qui fut Mme Dupin, « la plus belle des trois, la seule à laquelle on n'ait point reproché d'écart dans sa conduite. »

confort aussi primitif furent jugés désolants par les voyageuses. Le bruit ne tarda pas à se répandre de leur arrivée dans la ville, les badauds s'amassèrent devant le coche où elles attendaient, prenant avis, hésitantes et embarrassées. La Providence leur envoya M. Dupin. Il s'approcha, vit à l'élégance des dames qu'elles étaient de qualité, s'enhardit à leur parler et leur offrit



Mme Dupin (par Nattier).

sa maison; il mit tant de chaleur à son invitation, insista de si bon cœur, que l'on accepta avec effusion.

Le laisser-aller de la campagne, l'intimité du tête-à-tête sous les ombrages poétiques des bords de l'Indre nouèrent rapidement ces relations dues au hasard. La maladie de Mlle de Fontaine était guérie et tout obstacle au retour avait disparu depuis longtemps sans qu'il fût pour cela question du départ. On y songea enfin. On se sépara à regret, avec des remerciements et des politesses de part et d'autre. M. Dupin fut invité à venir à Paris; on le lui fit promettre : il n'était pas besoin d'une longue harangue. Il s'y rendit aux premiers jours de l'hiver.

Il trouva, à son arrivée, un accueil des plus flatteurs. Sa

visite avait été annoncée et préparée d'avance par Mme de Fontaine, qui recevait une nombreuse et excellente compagnie et avait fait de l'aventure de Châteauroux un récit à sensation et couvert d'éloges celui qui en avait été le héros. Nul ne l'attendait avec plus de curiosité et d'impatience que Louise de Fontaine. Sortie récemment du couvent, elle avait seize ans : jolie, pétulante, pleine de désirs mondains, aspirant aux plaisirs qu'elle se savait réservés, elle s'était éprise de cet inconnu et lui prêtait les qualités et les attraits que sa jeunesse voyait en rêve. La réalité amena-t-elle la désillusion? Il y avait loin de M. Dupin au prince Charmant. Il avait passé la quarantaine, il était veuf et père d'un fils de quinze ans (1). Mais, séduit au premier abord, il se montra empressé, galant et tendre. Il était riche : le mariage fut décidé.

Louise de Fontaine fut bien dotée; Samuel Bernard y pourvut abondamment. Il fit mieux : grâce à son influence, l'heureux époux reçut bientôt le brevet de fermier général et la nomination de secrétaire du Roi. Telle fut l'origine de la fortune des Dupin.

Ils montèrent leur maison, achetèrent, pour y demeurer l'été, le royal domaine de Chenonceaux; en 1750, ils acquirent l'hôtel Lambert. « Ils pouvaient se piquer ainsi, dit George Sand, d'occuper tour à tour deux des plus belles résidences du monde. » Leur salon devint, en quelques années, le rendez-vous d'une société d'élite, composée de ce que la noblesse, la finance, les beaux-arts et la littérature comptaient alors de célébrités.

Mme Dupin sut racheter, avec une adresse incomparable, ce que le luxe dont l'entourait son mari pouvait avoir d'ostentation choquante, et le fit accepter comme un cadre indispensable à sa beauté. Un portrait, peint par Nattier, la montre avec de grands yeux, un nez agréablement retroussé, une bouche fine et forte, un air de bonté séduisant.

Elle fut l'adorable et l'adorée des Voltaire, des Fontenelle, des J.-J. Rousseau, des Buffon, des Montesquieu, des Pont-

(1) Dupin de Francueil, dont la liaison avec Mme d'Epinay est connue. Il épousa en secondes noces, à l'âge de soixante-deux ans, Aurore de Saxe, fille du maréchal de Saxe et veuve du comte de Horn, fils naturel de Louis XV. De cette union naquit la mère de George Sand.

de-Veyle, des Mairan (1), des Bernis (2) et des Sainte-Aulaire (3).

« Elle aimait les gens qui jetaient de l'éclat. On ne voyait chez elle que ducs, ambassadeurs, cordons bleus. La princesse de Rohan, la comtesse de Forcalquier, M[me] de Mirepoix, M[me] de Brignole, Lady Herwey étaient de ses amies. »

Chose rare, adulée et encensée comme elle le fut, alors que les exemples ne lui manquaient point de licences dans les mœurs et d'infidélités dans les ménages, jamais elle ne donna prise à la médisance. Elle sut éviter l'équivoque des déclarations amoureuses, éconduisit les passions qu'elle suscita, les réduisant aux strictes limites d'une amitié dont beaucoup ont loué l'égalité et la constance.

Qu'il suffise de rappeler à l'appui de cette vertu peu commune l'échec de J.-J. Rousseau, mésaventure dont il a fait lui-même confession.

Jeune encore et inconnu (4), il apprend un jour que M[me] Dupin désire s'attacher un secrétaire : il se présente en qualité de copiste et de maître de musique.

« Elle me reçut, dit-il, à sa toilette. Elle avait les bras nus, les cheveux épars, un peignoir mal arrangé. Cet abord était très nouveau pour moi ; ma pauvre tête n'y tint pas : je me trouble, je m'égare et, bref, me voilà épris de M[me] Dupin. Mon trouble ne parut pas me nuire auprès d'elle, elle ne s'en aperçut point. Elle chanta, s'accompagna du clavecin, me retint à dîner, me fit mettre à table à côté d'elle. Il n'en fallait pas tant pour me rendre fou, je le devins. Elle me permit de venir la voir : j'usai, j'abusai de la permission. J'y allai presque tous les jours, j'y dînai deux ou trois fois la semaine, je mourais d'envie de parler, je n'osai jamais. »

Un jour arrive, cependant, où Rousseau se risque pendant une leçon de chant. C'est la scène traditionnelle : la romance est

(1) Mairan, physicien et mathématicien français (1678-1771).

(2) Bernis (Fr.-Joachim de Pierres de), homme d'État et poète (1715-1794).

(3) Sainte-Aulaire (Joseph de Beaupoil, marquis de), poète français (1643-1742).

(4) En 1742, « Elle était, quand je la vis pour la première fois, une des plus belles femmes de Paris ». (J.-J. Rousseau, *Confessions*.)

sentimentale, le maître n'y tient plus, sa voix s'étrangle, il tombe aux pieds de son élève, balbutiant, éperdu.

M[me] Dupin se recule, et sort bientôt, laissant l'infortuné confus, anéanti, se croyant perdu.

Le lendemain, il envoya à l'inhumaine une lettre d'excuses, vrai chef-d'œuvre de contrition touchante, écrit dans une langue parfaite et qui pourrait servir de modèle.

« Je m'aperçois, dit-il, avec une vive douleur que j'ai mérité votre disgrâce..... J'ose aujourd'hui vous demander grâce avec l'assurance d'un homme qui cesse d'être coupable, avec tout le regret d'un homme qui se repent de l'avoir été. Je reconnais maintenant qu'on ne peut se dire vraiment malheureux qu'après avoir perdu vos bontés et votre estime. »

« Elle garda deux jours ma lettre sans m'en parler, continue Rousseau. Le troisième jour, elle me la rendit, m'adressant quelques mots d'exhortation d'un ton froid qui me glaça. Je voulus parler, la parole expira sur mes lèvres; ma passion subite s'éteignit avec l'espérance, et après une déclaration dans les formes, je continuai à vivre avec elle comme auparavant, sans lui parler de rien, même des yeux. »

Plus tard, cependant, ces sentiments enflammés se manifestèrent encore par des éclairs enthousiastes, par des offrandes lyriques dont les termes épurés n'eurent plus lieu de déplaire à l'idole.

Raison ne soit pas éperdue,
Près d'elle tu triomphes toujours;
Le sage te perd à sa vue,
Il te retrouve en ses discours!

s'écrie le philosophe, et il ajoute : « Miséricorde, des vers! Pardon, Madame, et du secret je vous en supplie, ils ont échappé malgré moi! »

Dans sa correspondance, il parle sans cesse de sa reconnaissance, de son profond attachement pour M[me] Dupin. Quand il mourra après une vieillesse maussade, solitaire et délaissé, elle sera la seule dont il évoquera le souvenir et les bienfaits sans amertume.

Commensal assidu de la maison de l'île, il était devenu, à la vie large que l'on y menait, « gras comme un chanoine ». Il travailla aux ouvrages de sa protectrice, l'aidant dans ses

recherches, amassant pour elle de nombreux matériaux en vue d'un ouvrage sur le « Mérite des femmes », qui ne fut jamais terminé.

Cette collaboration enfanta cependant quelques productions à la valeur desquelles Mme du Deffand ne fait pas quartier : « C'est la sublimité du galimatias », juge-t-elle. Il est évident qu'il ne faut pas regarder Mme Dupin au travers de ses écrits. Si l'on veut lui faire la cour, il faut lui dire avec le comte de Tressan (1) :

Quand vous parlez, c'est la raison
De mille grâces embellie;
Esprit, enjouement, badinage,
Vous possédez tout ce qui plait,
Et serez le dernier ouvrage
Que les dieux feront si parfait.

Il faut lui dire avec Voltaire :

« Il est juste, Madame, que les ministres qui viennent travailler au bonheur des nations en aient la récompense en ayant le bonheur de vous voir. M. d'Ammon, chambellan du roi de Prusse, se propose de voir en France ce qui peut faire la gloire de notre patrie. Je lui ai conseillé de commencer par vous : c'est un avantage dont il est bien digne. Votre hôtel ne lui donnera pas une mauvaise opinion de la France, et les affaires n'en iront que mieux. »

Mme Dupin eut un fils dont l'éducation l'occupa beaucoup. Elle lui choisit pour précepteurs l'abbé de Saint-Pierre (2) et Jean-Jacques Rousseau.

« Votre fils, lui confiait l'excellent abbé, montre un esprit qui fait juger que ce ne sera pas un sujet médiocre. Il vous causera beaucoup de peine ou beaucoup de joie. »

Ce petit prodige avait alors dix ans. La prédiction se réalisa de façon lamentable. Maurice Dupin de Chenonceaux eut une jeunesse désordonnée et orageuse. Il épousa à vingt ans Mlle de Rochechouart; les noces furent célébrées à l'hôtel Lambert, dont une partie devint l'habitation du jeune ménage. On avait espéré que le mariage serait un dérivatif aux écarts fantasques

---

(1) Tressan (Louis-Elisabeth de la Vergne, comte de) (1705-1783).

(2) Saint-Pierre (Ch.-Irénée Castel, abbé de), publiciste et philanthrope français (1658-1743).

de ce cerveau brûlé : il n'en fut rien. Il se lança dans des entreprises hasardeuses, dans des spéculations extravagantes; on exploita sa bourse, le jeu acheva sa ruine.

« Une nuit, il perdit 700,000 livres; l'hôtel fut engagé, d'autres biens vendus (1). »

Après cette catastrophe, M. Dupin se retira dans une demeure plus modeste, rue Plâtrière, près de l'église Saint-Eustache; il y mourut en 1759.

M[me] Dupin alla finir ses jours à Chenonceaux où elle vécut très âgée, jouissant à la ronde d'une considération affectueuse que lui valaient sa bienveillance et sa charité. Tous ses amis émigrèrent aux premières menaces de la crise révolutionnaire; on la conjurait d'en faire autant : elle refusa. Le respect d'une population reconnaissante et dévouée la défendit et la préserva. Le couteau de la guillotine, en tranchant des têtes chères à son cœur, lui porta des coups douloureux : elle ne cacha pas ses larmes. Elle expira à quatre-vingt-treize ans, dans ce château consacré déjà par tant de souvenirs, auxquels elle ajoutait celui de la femme accomplie qu'elle avait été.

Au commencement de l'année 1768, l'hôtel Lambert fut vendu au fermier général Marin de la Haye.

A cette occasion, et pour la première fois depuis sa fondation, l'admirable harmonie de son ensemble fut violée. Il perdit ce qu'il avait de précieux : les peintures de Lesueur qui décoraient le Cabinet des Muses et le Cabinet de l'Amour. Louis XVI acheta ces toiles pour sa collection particulière : « Sa Majesté, écrit le *Mercure de France* (2), voulant offrir aux artistes de grands modèles et assurer à la nation la jouissance des chefs-d'œuvre qui ont illustré l'école française, vient d'autoriser le comte d'Angiviller à acquérir pour elle les tableaux dont le

---

(1) George Sand, *Mémoires de ma vie.*

(2) *Mercure de France* (septembre 1768). — Voici la liste de ces toiles, qui font partie maintenant des collections de tableaux du Musée du Louvre :

Cabinet de l'Amour : *La Naissance de l'Amour; Vénus présentant l'Amour à Jupiter; L'Amour, réprimandé par sa mère, se réfugie dans les bras de Cérès; L'Amour reçoit l'hommage des Dieux; L'Amour ordonne à Mercure d'annoncer son pouvoir à l'Univers; L'Amour dérobe la foudre à Jupiter; Phaéton demande à Apollon la conduite du char du Soleil; Ganymède enlevé par Jupiter.*

Cabinet des Muses : *Clio, Euterpe et Thalie; Melpomène, Erato, Polymnie; Uranie, Terpsichore et Calliope.*

célèbre Lesueur avait orné l'hôtel Lambert. Les propriétaires se sont fait un devoir de sacrifier à des vues si dignes de Sa Majesté le désir qu'ils avaient de garder ces tableaux. »

Marin de la Haye dépensa plus d'un million en réparations et embellissements rue Saint-Louis-en-l'Ile. Il continua les tradi-



Mme Dupin.
(Collection Czartoryski.)

tions hospitalières des Dupin. Il reçut avec un certain éclat la société un peu mêlée qui se pressait alors dans les salons des financiers. Ces salons étaient une sorte de terrain neutre où se rencontraient volontiers les personnes de tout rang, distinguées soit par la naissance, soit par le talent : les grands seigneurs vivaient avec ces fastueux parvenus sur un pied de cordialité, avec des nuances que l'usage rendait naturelles et faciles; d'autre part, les artistes et les hommes de lettres étaient heureux de trouver là une aimable liberté, un accueil empressé et des adulations.

L'ébranlement de l'édifice monarchique, les premiers événe-

ments de 1789 vinrent jeter une ombre sinistre sur l'existence des fermiers généraux. Riches et créanciers de l'Etat, ils ne pouvaient échapper à la proscription. Ils essayèrent de suivre le mouvement réactionnaire en mettant leur fortune au service des nouveaux partis, traitèrent avec leur luxe accoutumé les Girondins, ouvrirent leurs coffres à quelques Montagnards avides. Ils négligèrent volontairement de réclamer ce qui leur était dû. Mais le fait n'en était pas moins là pour les vouer à la duplicité de leurs débiteurs tout-puissants. Leur suppression apparut bientôt comme la solution inévitable d'un problème trop onéreux à résoudre. On affecta de ne voir en eux que les représentants responsables d'un mécanisme odieux du régime aboli. Les clubs dénoncèrent ces « voleurs du peuple qui se gorgent d'or et d'argent, tandis que les défenseurs de la République manquent de pain »; un acte d'accusation fut dressé avec un état de la fortune de chacun d'eux; le 5 mai 1794, les scellés du Comité de sûreté générale furent apposés sur leurs hôtels; quelques heures après, ils furent arrêtés.

Dans le Bulletin du Tribunal révolutionnaire, conservé à la Bibliothèque nationale, on peut lire le compte rendu *in extenso* du procès, où l'on retrouve le nom du malheureux propriétaire de l'hôtel Lambert entre celui du chevalier de l'Epinay et celui de Lavoisier, régisseur des poudres et salpêtres.

Les fermiers généraux quittèrent leurs maisons somptueuses pour aller à la Conciergerie. Trente heures — temps nécessaire pour la lecture de l'acte d'accusation et quelques rapides interrogatoires — et la séance est levée, et l'on crie dans les rues de Paris, aux applaudissements d'une foule en délire : « le célèbre jugement qui condamne à la peine de mort les accapareurs du numéraire, les voleurs du peuple ».

Le 8 mai, ils montaient sur l'échafaud, un jour avant la sœur de Louis XVI, Elisabeth de France.

Les injures et les épigrammes les poursuivirent jusque dans la tombe. Le vieux levain d'exécration qui depuis plusieurs années fermentait contre eux s'exhala en insultes aussi lâches qu'odieuses.

Ceux-là mêmes qu'ils avaient comblés de leurs bienfaits, reçus à leur table, n'eurent pas honte de souiller leur mémoire de calomnies et de sarcasmes.

Marin de la Haye n'échappa pas à la loi commune; il laissait une jeune femme enceinte; un poète lui fit cette épitaphe :

> Ci-gît qui pour ruiner paya toujours fort bien,
> C'est la coutume;
> L'ouvrage seul qui ne lui coûte rien,
> C'est son posthume.



Cabinet des Muses : *Erato, Melpomène, Polymnie.*

On peut dire que la Révolution, partout ailleurs destructrice et réformatrice, négligea l'île Saint-Louis.

En 1782, Mercier avait écrit dans les *Tableaux de Paris :* « Ce

quartier semble avoir échappé à la grande corruption de la ville. Elle n'y a point encore pénétré : les bourgeois s'y surveillent; les mœurs des particuliers y sont connues. Toute jeune fille qui commet une faute devient l'objet de la censure et ne se mariera jamais dans ce quartier. Rien ne représente mieux une ville de province de troisième ordre. On a fort bien dit : L'habitant du Marais est étranger dans l'Ile. »

Dix ans plus tard, est-ce ce caractère de tranquillité un peu austère qui sauva cette partie de Paris des perturbations et du vandalisme dont tant de monuments furent le jouet, est-ce sa situation à l'écart du grand mouvement de l'agitation urbaine? Quoi qu'il en fût, les transformations républicaines ne l'atteignirent que superficiellement; les noms de ses rues et de ses quais changèrent : le quai de Bourbon s'appela quai de la République; celui d'Orléans, quai de l'Egalité; celui des Balcons, actuellement quai de Béthune, devint le quai de la Liberté; celui d'Anjou devint le quai de l'Union (1).

L'hôtel Lambert fut érigé en propriété nationale et resta inhabité jusqu'en 1809. Il conserva ce qui, sur ses murs, pouvait rappeler un passé seigneurial et donner prise à la correction égalitaire, il ne subit pas l'empreinte des emblèmes de la Liberté victorieuse.

Lorsque le comte de Montalivet (2) s'en rendit acquéreur, il eut en y entrant l'illusion de succéder à des hôtes qui semblaient avoir quitté la veille un séjour que les vicissitudes de quinze années tumultueuses n'avaient pas profané.

Il est superflu de rapporter ici une biographie même sommaire du ministre de Napoléon I[er] : tout le monde connaît cette noble et sérieuse figure et le rôle que joua à l'intérieur du pays cet homme d'une intégrité proverbiale, d'un jugement sûr et éclairé, tandis qu'au dehors se déroulaient les magnificences de l'épopée impériale. Montalivet demeura peu rue Saint-Louis-en-l'Ile; il s'y installa en 1814. Là, raconte M[me] Carette dans un livre assez répandu sur la « Cour du second Empire aux Tuileries », eut lieu une entrevue suprême avec l'Empereur après

(1) La rue Saint-Louis-en-l'Ile s'appela rue de la Fraternité.

(2) Montalivet (Jean-Pierre Bachasson de) (1766-1823), homme d'Etat, ministre de l'Intérieur en 1809.

Waterloo; là, d'après elle, l'abdication aurait été décidée. Quelques écrivains, d'autorité contestable, confirment cette assertion. Mais on ne trouve chez les grands historiens nulle trace de ce fait, dont l'importance n'eût pas été douteuse.



Cabinet des Muses : *Clio, Euterpe et Thalie.*

En 1816, Montalivet se retira dans le Berry, au château de la Grange.

Son fils (1), qui fut intendant de la Liste civile et ministre sous

(1) Montalivet (Camille Bachasson de), né en 1801, créateur du Musée historique de Versailles.

le règne de Louis-Philippe Ier, transporta dans cette résidence un certain nombre de panneaux et de boiseries, de quoi, dit-on, constituer un Salon entier, peintures de Lesueur ou d'après ses dessins, enlevées à l'hôtel Lambert. On reconnait les traces de cette soustraction aux parties recouvertes à présent de tentures, dans le Cabinet de l'Amour et les salons y attenant, ainsi que dans ceux qui précèdent le Cabinet des Muses.

Une épreuve, d'un autre genre et plus périlleuse, était réservée aux chefs-d'œuvre de Lesueur et de Lebrun. Les Montalivet vendirent l'habitation des Thorigny, des du Châtelet et des Dupin à une entreprise de lits militaires. Un côté de la maison fut loué à un pensionnat dirigé par une dame Lagrange; le reste devint la proie de la manipulation commerciale. On vit entrer les chariots et les camions dans la cour d'honneur, les ballots monter et descendre les escaliers, les matelassiers s'établir dans la galerie d'Hercule, dans les salles aux dorures bientôt recouvertes de poussière, aux parquets cirés bientôt rayés par les bottes de portefaix et des ouvriers. Quelle antithèse pour un poète que ce décor mystérieux et splendide entrevu derrière l'amoncellement des toiles, les tas de laine, les entassements de matériaux insolites! Ce que fit Alph. Daudet pour l'hôtel ci-devant de Nesmond, dans ce conte charmant qu'il intitula : « Un Réveillon dans le Marais (1) », il l'eût pu faire alors pour l'hôtel Lambert, et quel joli rêve pour Mr Majesté!

Les dégradations à redouter de la part de tels possesseurs furent relativement insignifiantes; l'industrie n'en était pas à ce degré de progrès qui, de nos jours, refond, transforme et renouvelle un édifice et, quel qu'il soit, l'approprie aux besoins de sa destination. Les fournisseurs des lits militaires, en 1840, s'établirent au hasard du lieu, sans souci de la valeur intrinsèque, mais aussi sans velléité d'arrangement et de métamorphose. Les pièces, vastes, élevées de plafond, leur convenaient et leur suffirent.

Quand, en 1842, le prince Adam Czartoryski devint propriétaire de la maison, il n'eut pas grand mal à lui rendre son aspect d'autrefois. L'arrivée des Czartoryski inaugura pour elle une période que l'on pourrait appeler sa période moderne, sorte

(1) *Les Contes du Lundi*, par Alph. Daudet.

de résurrection à son ancienne vie de palais, existence aux phases multiples, tantôt silencieuse et morne, tantôt retentissante et joyeuse.

Descendant d'une vieille famille polonaise, le prince Adam prit une part active à la lutte de son pays pour l'indépendance. Il se signala par son courage et son opiniâtreté aux dernières



Le prince Adam CZARTORYSKI.

heures de la nation malheureuse. Son nom est à joindre à ceux qu'ont immortalisés la défense des droits sacrés de la liberté et dont la défaite a fait des héros mieux que la plus éclatante des victoires.

Que l'on considère un instant ce masque étrange aux lignes nettement accusées et pourtant si fines, ce front têtu et large, ce regard aigu et perçant, cette bouche plissée par les rictus amers et qui semble ignorante du sourire. Cette physionomie impressionnante, presque terrible, décèle le ravage des passions bouil-

lonnantes, les palpitations redoublées d'une âme meurtrie, l'exaspération d'une ténacité irréductible; sur ces rides creusées par les chagrins que rien n'apaise, par les rancœurs que rien n'assouvit, règne une tristesse que l'on devine inconsolable, infinie.

Ardent, farouche, vaillant et rusé, persévérant, acharné jusqu'à la mort, tel fut cet homme.

Le sacrifice de la Pologne consommé, emmené comme otage à Saint-Pétersbourg, Adam Czartoryski, de soldat militant, devint diplomate. Plié en apparence sous le joug du vainqueur, il s'appliqua à l'étudier, épiant le moment de prendre sa revanche et de le terrasser.

Il gagna la faveur du grand-duc Alexandre et, lorsque ce dernier monta sur le trône, reçut le portefeuille des Affaires étrangères; il en profita pour mettre à exécution ses projets de restauration et, un instant, put croire qu'il délivrerait son pays. Ses tentatives échouèrent; il donna sa démission.

Rentré en grâce quelque temps après, il fut nommé sénateur en Pologne. Convaincu à nouveau de complot, il fut destitué sans rémission.

Le prince Adam se retira de la scène des événements politiques, résolu à préparer dans l'ombre une révolte suprême et désespérée. Il fut élu, en 1830, président du gouvernement national polonais, servit sous les ordres du général Ramorino et connut la douleur d'un échec irrémédiable. Exclu de l'amnistie par le tzar Nicolas, ses biens furent confisqués.

Le vieux lutteur ne se tint pas pour battu. Il passa en Angleterre, toujours tramant l'intrigue, entretenant l'hostilité avec la Russie dont il recherchait les ennemis. On le retrouve à Paris, en 1846, affaissé mais non dompté, dans cet hôtel Lambert dont le calme et la retraite conviennent à ses rêveries de proscrit.

Une colonie d'amis, de compatriotes de tout rang, dont il a fait ses frères, l'entourent d'une pieuse sollicitude et d'un respect qui incline à la vénération.

Les salons de la rue Saint-Louis-en-l'Ile, rendus à leur lustre d'antan, reçoivent souvent ces déshérités qu'un même mobile rassemble : autour du patriarche, la Pologne renaît et s'exalte. La foi des vaincus se ranime et entretient sa flamme en observant les usages nationaux, les coutumes de famille observées là-bas.

Chaque année, à Pâques, une touchante cérémonie vient resserrer les liens qui unissent le prince à ses compagnons d'exil : c'est la fête de l'Œuf bénit, d'antique mémoire, sorte de communion qui symbolise la fraternité et l'union entre tous, depuis le souverain jusqu'au plus humble.

Au fond de la galerie d'Hercule, le vieil Adam Czartoryski est assis dans un fauteuil ancestral. Deux serviteurs sont à ses côtés : l'un porte un plat d'argent sur lequel sont disposés des œufs durcis, coupés en quartiers; l'autre tient une longue cuiller. Les visiteurs arrivent un à un devant le maître : le prince prend la cuiller, coupe chaque parcelle en deux et partage avec chacun tour à tour. Les invités vont ensuite continuer le repas à une table dressée plus loin et chargée de mets divers. Cette sorte de solennité qui, au début, eut à Paris un caractère presque religieux en raison des événements douloureux récemment traversés et aussi du personnage sévère qui en était le pontife, revêtit par la suite les couleurs moins sombres d'une réception plus mondaine : la princesse Adam, sa fille, ses belles-filles y apportèrent une aménité et une bienveillance qui doubla l'attrait de ces réunions d'intention si édifiante.



La princesse MARGUERITE.

Ce n'était là d'ailleurs qu'une manifestation entre mille de la générosité compatissante et de la charité inépuisable des Czartoryski. Plus de six cents jeunes filles d'émigrés trouvèrent, dans une annexe de la maison convertie en pensionnat, une éducation assurée. Que de misères furent soulagées par les ventes de bienfaisance, les représentations données au profit des pauvres, auxquelles vint par la suite une partie de la haute société parisienne! Rarement la cause de l'opprimé eut un soutien plus efficace, une protection plus constante.

A la mort du prince Adam, l'hôtel échut en partage à sa fille, la comtesse Dzialynska, qui y habita avec ses frères Ladislas et

Withold. C'est surtout à cette intelligente femme, aussi distinguée par les qualités du cœur que par celles de l'esprit, que revient l'honneur d'avoir accompli de cette demeure la réfection scrupuleuse qui permet de l'admirer aujourd'hui.

Elle mit en pratique le principe de Didron (1) : « En fait de monuments anciens, il vaut mieux consolider que réparer, réparer que restaurer, restaurer qu'embellir. En aucun cas, il ne faut ajouter ou retrancher. » Viollet-le-Duc et Lassus firent des façades un ravalement complet, Eugène Delacroix retoucha les peintures de Lebrun. Des tableaux de maîtres, un mobilier d'un grand prix, un véritable musée de céramique ancienne, d'objets d'art rendirent à l'hôtel Lambert, dans un autre ordre d'idées, son cachet artistique d'autrefois.

Le prince Ladislas Czartoryski épousa en premières noces la princesse Amparo, fille de la reine Christine d'Espagne et du duc de Riançarès. Les temps ne sont pas si éloignés que ces lignes n'évoquent chez bien des lecteurs la vision de cette jeune femme que tout semblait convier aux bonheurs de la vie, et qu'une maladie de poitrine enleva prématurément.

Des yeux très doux, un teint mat, un nez un peu fort, mais une bouche admirable, une taille élancée, la grâce même d'allures et de mouvements, ainsi ses portraits la représentent; ceux qui l'ont connue aux Tuileries, à Saint-Cloud, alors qu'auprès de l'impératrice Eugénie elle rivalisait avec les plus belles, rendent justice à ces images.

Est-ce parce qu'elle vécut peu et laissa un souvenir aussi fugitif qu'éblouissant, mais tout émeut en cette apparition séduisante. La comtesse Dzialynska avait restauré l'hôtel, la princesse Amparo lui rendit son animation d'autrefois; elle y reçut les hommages de tout ce que Paris comptait d'illustre et de haut placé.

Il y a au deuxième étage une galerie communiquant par quelques degrés avec le Cabinet des Bains : cette salle servit aux représentations théâtrales. Le petit sanctuaire de Voltaire déchut pour la circonstance : il devint coulisses, loge, boudoir. Un bal costumé est resté célèbre. On exhaussa d'un étage le niveau de la cour et l'on construisit sur cet emplacement une vaste salle

(1) Didron, écrivain français (1806-1867).

de danse; la colonie polonaise prit, pour la circonstance, le costume national.

Cependant la santé de la princesse Amparo déclinait avec une terrible rapidité. Elle dépérit en quelques mois...

Les médecins, qui l'avaient envoyée dans le midi de la France, voyant son état empirer, résolurent d'employer un traitement



La princesse Amparo.

assez usité pour les poitrinaires : ils la transportèrent dans l'étable d'une ferme, près de l'église Saint-Honoré-d'Eylau; ils espéraient un remède dans l'atmosphère fortifiante de l'endroit. Ce fut en vain. C'est dans ce réduit misérable que l'impératrice Eugénie vint voir son amie, celle qui lui rappelait par une ressemblance frappante la duchesse d'Albe, sa sœur.

« La princesse, dit Mme Carette, conservait les illusions déchirantes qui n'abandonnent pas les victimes de ce mal implacable; elle insista auprès de l'Impératrice, lui demandant de revenir la voir.

« La visite de Votre Majesté m'a fait tant de bien, soupirait-
« elle, que je me sens plus forte. Si Votre Majesté veut bien me
« promettre de revenir dans trois ou quatre jours, elle me
« trouvera délivrée de tous mes maux. »

« Le troisième jour, elle expirait. Une grande fête était préparée à Versailles en l'honneur du roi d'Espagne : l'Impératrice n'hésita pas.

« La pauvre petite princesse Amparo est morte ce matin, dit-
« elle, je lui avais promis de la voir aujourd'hui, je ne man-
« querai pas à ma promesse. » Nous arrivâmes rue Saint-Louis-en-l'Ile, ajoute Mme Carette, l'hôtel était fermé... Dans une grande chambre solennelle, étendue sur un lit enveloppé de lourdes tentures, la princesse reposait comme une enfant endormie... Une vieille femme de chambre veillait en pleurant... L'Impératrice plaça sur la couche mortuaire les fleurs qu'elle avait apportées, les premières que l'on y déposait, puis, ayant prié, Sa Majesté se retira sous le coup d'une émotion profonde. »

A la suite de ce deuil, l'hôtel Czartoryski ne s'ouvrit plus aux visites nombreuses; sa vitalité s'éteignit avec celle qui l'avait ressuscitée et qui en avait été l'âme; il devint silencieux et impénétrable, la colonie polonaise seule y eut ses entrées avec les artistes que la comtesse Dzialynska, toujours éprise de beaux-arts et soucieuse d'augmenter les richesses de sa maison, se plut à y attirer auprès d'elle. Elle accrut la série déjà considérable des chefs-d'œuvre qu'elle possédait de l'art grec ancien, elle y joignit d'admirables spécimens de l'art étrusque, recueillis à Pompéi par le comte Dzialynski. Le baron de Witte, MM. de Frœhner et Molinier furent appelés à collaborer aux catalogues de ces collections. Ces soins l'occupèrent toute jusqu'en 1870, avec les travaux de charité et les bonnes œuvres.

Au moment où Paris allait être investi par l'armée allemande, les princes Czartoryski passèrent le détroit et allèrent se fixer à Londres. L'annexe où se trouvait le pensionnat de jeunes filles institué par la princesse Adam fut convertie en ambulance pendant le siège. Après la capitulation, la Commune réclama ce local que l'on dut lui concéder; on espérait ainsi entrer en composition avec la surexcitation populaire et préserver l'hôtel des dégradations que l'on avait à craindre de la part des insurgés. Grâce à l'entremise dévouée de quelques serviteurs, en



Hôtel Lambert : Vue sur le jardin.

tête desquels il conviendrait de citer la digne et courageuse femme qui habite encore rue Saint-Louis-en-l'Ile et y gouverne en l'absence des maîtres, aucun dégât important ne fut à déplorer. Ce témoin oculaire de ces troubles sanglants en a conservé la mémoire et se les rappelle avec une tristesse encore mêlée d'effroi.

C'était aux dernières heures de l'insurrection; la circulation sur le quai d'Anjou était devenue impossible. Soudain, les femmes soignées à l'hôtel Czartoryski, parmi lesquelles se distingue par son exaltation la citoyenne Piat, se sauvent en hurlant : « Nous sommes trahies, les Versaillais sont dans Paris! » Le Grenier d'abondance du boulevard Morland brûle, l'Hôtel de Ville est en flammes; d'inquiétants tourbillons de fumée et d'étincelles, poussés par le vent, traversent la Seine; l'angoisse est à son comble.

Les Versaillais arrivent; ils trouvent plusieurs blessés qui n'ont pu fuir de l'annexe et qui, séance tenante, sont rangés dans la cour pour être fusillés. Les supplications du vieux régisseur de l'hôtel obtiennent seulement que l'exécution ait lieu au dehors, sur la berge du fleuve.

Le prince Ladislas, pendant son séjour à Londres, était entré en relations avec la Maison d'Orléans. Il devait épouser peu après la princesse Marguerite, fille du duc de Nemours.

A cette époque, la comtesse Dzialynska fit de fréquents voyages en Pologne. Elle fit transporter peu à peu toutes ses collections, réédifia de fond en comble l'antique manoir de Goluchow et y créa l'incomparable musée que l'on voit aujourd'hui (1).

Le seul fils de la princesse Amparo, le prince Auguste, était mort au séminaire de San-Remo en 1885.

La princesse Marguerite succomba en 1893; le prince Ladislas la suivit au tombeau un an plus tard. La comtesse Dzialynska mourut à son tour en 1899.

C'est à ses neveux, Adam et Withold, que revint son immense fortune.

Les copropriétaires de l'hôtel Lambert s'en partagent les

---

(1) Au château de Goluchow ont été également transportés, par les soins de la comtesse Dzialynska, tous les titres de propriété, archives, pièces diverses ayant rapport à l'hôtel Lambert.

appartements. Leur séjour et certains scrupules très légitimes rendent relativement rares les privilégiés autorisés à visiter leur maison.

Aussi, que ne leur doivent-ils, ceux-là, en gratitude et en reconnaissance, pour tant d'émotions ressenties devant tant de vraies beautés. Ils sont heureux enfin de saluer, dans la personne de ses descendants, la noble famille étrangère qui a su conserver et garder fidèlement l'un des plus purs joyaux que l'Art français ait peut-être jamais enfanté.

VERSAILLES. — IMP. AUBERT 6, AVENUE DE SCEAUX